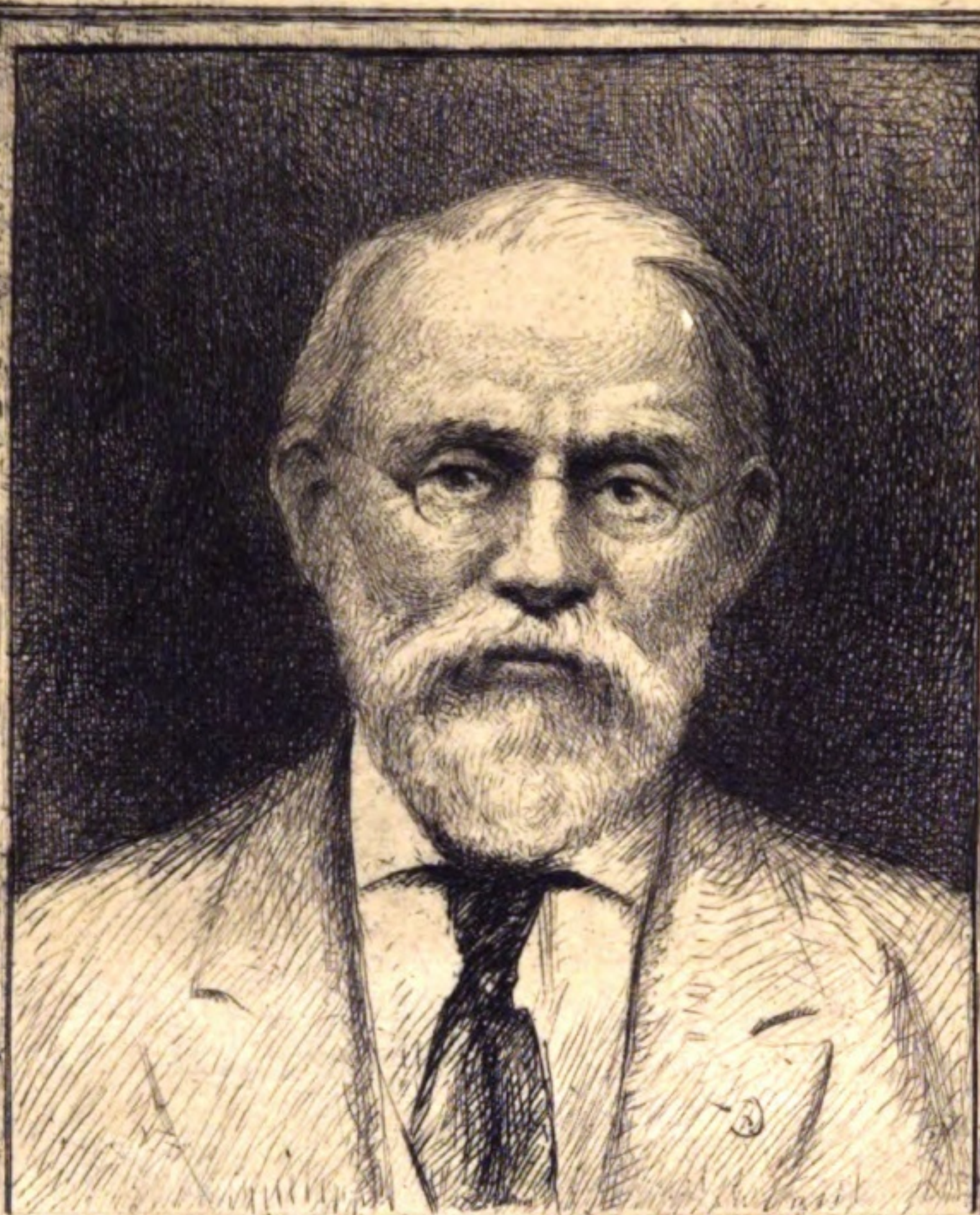


A5
162
.C12
A3
V.3



See
my
3



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. Richell 1930

AS
162
.C18
A3
V.3



SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DE LA VILLE DE CAMBRAI.

SÉANCE PUBLIQUE

Du 15 Septembre 1817, sous la Présidence de
M. LATOUR DE St. IGEST.



A CAMBRAI,
De l'Imprimerie de DEFREMERY-DÉHOLLAIN.
1817.

PROGRAMME DE LA SÉANCE.

1.° **D**iscours d'ouverture , par *M. Latour De St. Igest* , Président.

2.° Rapport sur les travaux de la Société et les ouvrages qui lui ont été adressés , par *M. Le Glay* , Secrétaire Perpétuel.

3.° La mort du Cid , imitation d'une ancienne Romance Espagnole , par *M. Delcroix*.

4.° Aglaure , épisode du poëme de Praxitèle , par *M. Fouqueau de Pussy* , Secrétaire.

5.° Notice nécrologique sur les Membres résidents que la Société a perdus depuis sa dernière séance publique , par *M. Duhot*.

6.° Observations recueillies dans un voyage en Italie , par *M. Latour De St.-Igest*.

7.° Ode à un jeune Poète , par *M. Delcroix*.

8.° Rapport sur les ouvrages envoyés au dernier concours , par *M. Le Glay*.

9.° Motifs qui ont déterminé la Société dans le choix des sujets de Prix mis au concours pour 1818 , par *M. Leroy*.

Dunning
High.
4-28-32
24339

DISCOURS

DE M. LE PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

APPELÉ à l'avantage de présider la société d'émulation, j'ai dû voir dans ce choix trop flatteur pour moi un témoignage de la bienveillance de mes confrères : il m'est cher, il me pénètre de gratitude. Satisfait d'être admis parmi vous, je me serais soustrait à cette faveur, si le respectable Ecclésiastique à qui j'ai eu l'honneur de succéder avait pu continuer à présider nos séances. Ses talens, son zèle infatigable, l'enjouement de son esprit, son aménité, tout me rappelle la perte momentanée qu'a faite la société, et ajoute à mes regrets qu'il ne puisse aujourd'hui assister comme président, à cette séance solennelle que long-tems appela sa pensée.

Tel est , Messieurs , le charme qui s'attache à l'étude des sciences et des beaux-arts , que tous ceux qui s'y livrent , unis par le plaisir , triomphent de l'isolement dans lequel la différence de patrie , de langage et de mœurs , la diversité d'emplois , d'affaires , ou de professions semble les placer ; l'amour des lettres et des connaissances utiles rapproche les hommes qu'il enflamme , les réunit dans le temple des Muses , où les attend cette douce égalité qui n'a rien de funeste ni de dangereux. Dans ces réunions formées par la sympathie et dont le but est toujours louable , puisqu'il est dirigé vers l'utilité publique , un charme souvent inapprécié vient semer de fleurs l'étude , le travail et la lecture. Un noble désir faisant taire l'égoïsme , attache un nouveau prix à la plus légère découverte : l'ardeur de chacun s'accroît par l'espoir de faire partager à ses confrères le fruit de ses soins , et par l'assurance que l'étude de tous les membres de la société augmentera le petit trésor de ses connaissances particulières. Dans ce moment , l'idée de l'abeille industrieuse se présente à ma pensée , mais je n'ai garde de puiser dans cette image enchanteresse une comparaison qui blesserait le bon esprit d'une société modeste , dont il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de mettre rapidement sous vos yeux les avantages

qui se rattachent à ces réunions dont le culte des neuf Sœurs est l'unique objet.

Le goût de l'étude et l'horreur de l'oisiveté peuvent et doivent en être la suite pour l'homme qui jusqu'alors avait méconnu le charme de l'une et les dangers de l'autre.

Dans les discussions polémiques le langage s'épure, les idées se classent, on apprécie plus encore que dans la conversation le prix de l'ordre et de l'élocution; le talent de la parole peut y trouver son premier développement, et s'il est vrai, comme quelques observateurs ont cru le remarquer, que le Français soit le peuple de l'Europe qui cause le mieux, mais qui sait le moins écouter, peut-être ce reproche, qui n'est pas sans fondement, sera-t-il moins applicable aux hommes qui, dans les séances littéraires, satisfaits d'avoir été entendus, sont forcés à leur tour d'écouter leurs confrères obligeamment attentifs.

Dans ces villes sur-tout qui manquent de ce mouvement tumultueux et de ces grands intérêts que présentent les cités populeuses et opulentes, la jeunesse exposée à l'oisiveté, puisera dans les sociétés littéraires l'amour des sciences et des belles-lettres et leur devra peut-être des loisirs agréables à défaut d'occupations utiles ou honorables; enfin,

ces réunions reçoivent et lisent ces ouvrages dont le tems n'a pas encore consacré le mérite , et font connaître d'utiles découvertes.

Sans doute il fut un tems où un gouvernement de fer , ne rêvant qu'envahissement et conquêtes , foulant aux pieds l'amour du peuple généreux dont le sang arrosa sans relâche les contrées les plus inhospitalières , depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux climats glacés de l'antique Scythie , n'estimait que le carnage : dans ce tems déjà bien loin de nous , la jeunesse vouée dès sa naissance à une mort prématurée n'osa pas se livrer à la douceur de loisirs que devoit bientôt douloureusement interrompre le bruit des armes. Mais sous un Prince protecteur éclairé des lettres , qui trouva , n'en doutons pas , dans le culte qu'il rendit toujours aux Muses , des consolations à d'illustres infortunes , et qui puisa dans cette véritable philosophie des Socrate , des Platon , des Marc-Aurèle , cette prudente sagesse qui rappelle le passé , apprécie le présent , et devine l'avenir , et dont son gouvernement nous fait goûter les fruits , sous un tel Prince nos loisirs ne sont plus sanguinaires , nos habitudes doivent s'adoucir et les beaux-arts reprendre tout leur empire.

Par lui le Temple de Janus est fermé ; par lui nos haines intestines déjà s'éteignent , et viennent à sa voix paternelle

**s'évanouir sur les autels réunis de l'im-
partiale modération, de la clémence qui
attire, et de la force qui réprime.**

**Heureuses mères, vous lui devez les
jours conservés de vos enfans, le plai-
sir de les presser encore long-temps
contre votre cœur et l'espoir consolant
de mourir dans leurs bras ! Favoris
d'Apollon, c'est par lui que vous jouissez
de vos plus doux délassemens : prenez
votre Lyre, chantez un Monarque dont la
sagesse nous a valu le bonheur, et dont
le cœur ne voit dans tous les Français
que des enfans héritiers égaux de sa
tendresse : chantez un prince qui ne veut
combattre et vaincre que le trouble et
le désordre, et dont le triomphe ne
coûtera pas une larme.**

EXPOSÉ ANALYTIQUE

Des travaux de la Société d'Emulation et des ouvrages qui lui ont été adressés depuis sa dernière séance publique ,

Par M. LE GLAY, D. M. Secrétaire perpétuel.

MESSIEURS ,

CHARGÉ de vous rendre compte de vos travaux et des objets qui ont fixé votre attention depuis votre dernière séance publique, je m'efforcerai de remplir cette tâche avec toute la brièveté possible.

Vous avez eu, Messieurs, à lutter durant les années précédentes, contre des obstacles sans nombre; les grands évènements dont notre patrie a été le théâtre, ont laissé bien peu de loisir pour la culture des sciences et des lettres; la correspondance utile que vous entreteniez avec les savans et quelques Sociétés académiques, s'est trouvée longtemps interrompue; la mort a frappé plusieurs de nos collègues, plusieurs ont été investis de fonctions judiciaires et administratives, qui, les occupant tout entiers, ne leur ont plus permis de prendre une part active à vos travaux.

L'exposé que je vais avoir l'honneur de vous présenter, vous prouvera cependant que le résultat de ces travaux n'a point été tout-à-fait nul. Les questions qu'à diverses reprises vous avez mises au Concours feront voir du moins que votre zèle ne s'est point ralenti; que le bien public et la prospérité de l'arrondissement ont été l'objet constant de vos méditations.

Afin d'éviter la confusion qui naîtrait infailliblement de la multiplicité des sujets dont j'ai à vous entretenir, je vais diviser cette analyse d'après les diverses branches des connaissances humaines sur lesquelles votre attention s'est portée.

Agriculture, Industrie et Commerce.

Long-tems avant la révolution, on avait reconnu le besoin d'éclairer et d'encourager l'agriculture dans ce pays. A la sollicitation de plusieurs personnes notables, Louis XV, par arrêt du 4 Septembre 1763, avait ordonné l'établissement d'une Société Royale, qui devait s'occuper uniquement d'agriculture et de tout ce qui y a rapport; cette Société était composée de deux bureaux dont l'un tenait ses séances à Valenciennes et l'autre à Cambrai. (a)

(a) Mgr. l'Evêque d'Amècles présidait cette Société, qui avait pour Secrétaire perpétuel M. De Gillaboz.

En succédant à la Société d'agriculture, la Société d'émulation a dû hériter de son zèle pour le premier et le plus utile des arts; aussi, Messieurs, dès les premiers momens de votre institution, vous avez tourné vos regards vers l'amélioration des terres. Dans votre dernière séance publique vous avez couronné un mémoire sur les moyens de supprimer les Jachères sans inconvénient. D'après l'auteur de ce mémoire et d'après les principes que vous avez vous mêmes adoptés, il semble incontestable que le mélange des terres élémentaires siliceuse, calcaire et argileuse, savamment proportionné, serait le moyen demandé de rendre les Jachères inutiles. La seule chose qui manque, a dit Mgr. l'Evêque, dans le savant rapport qu'il vous a lu à ce sujet, « la seule chose » qui manque pour rendre cette découverte aussi utile qu'elle peut l'être, c'est » le moyen de reconnaître, sans recourir aux procédés chimiques qui ne » sont à la portée que d'un petit nombre, quelle est la terre qui domine » et le degré de sa surabondance. » Le désir de voir résoudre cette seconde partie du problème vous a déterminés à en faire l'objet d'une question pour le concours dont on va vous rendre compte.

Remarquant avec peine le déboisement presque total de nos routes et chemins publics, vous avez souvent

exprimé le vœu de voir renaître ces belles allées d'arbres qui ornaient jadis toutes les routes du Cambrésis, entretenaient la salubrité de l'atmosphère, offraient des abris, des ombrages et pour ainsi dire une société au voyageur et qui fournissaient en outre aux habitants de précieuses ressources pour le chauffage.

Mais d'un autre côté vous saviez qu'il régnait parmi un grand nombre de cultivateurs un préjugé contraire à ces sortes de plantations; on croit assez communément qu'elles nuisent aux productions des terres latérales, soit en les privant en partie de l'influence solaire, soit en introduisant dans le sol des racines nombreuses et parasites qui entravent la végétation des plantes céréales et autres.

C'est pour détruire une erreur aussi préjudiciable que vous aviez résolu de décerner une Médaille d'or à l'auteur du mémoire qui démontrerait la possibilité de faire sur les routes des plantations qui, loin de nuire aux productions des terres latérales, seraient avantageuses aux propriétaires riverains.

Cette question malgré l'intérêt qu'elle présente, n'a pas produit le résultat que vous en attendiez, mais vous avez eu la satisfaction de voir que vos principes à cet égard, sont partagés par

quelques cultivateurs intelligens. Sur plusieurs points de l'arrondissement les chemins vicinaux aussi bien que les chaussées commencent à se border de jeunes plants.

Vous vous êtes plus surtout à applaudir au zèle d'un propriétaire cultivateur, qui, tout près de cette ville, a entouré ses terres de plus de dix mille pieds d'arbres, sans compter les plantis et les pépinières dont il a environné sa ferme. (a)

M. Rabaut, pasteur de l'église réformée à Paris, vous a fait hommage de quelques essais sur une nouvelle manière d'enter les plantes annuelles. Votre commission d'agriculture, tout en applaudissant au zèle et aux lumières de notre estimable correspondant, vous a exprimé son regret de ne pas appercevoir l'utilité qui peut résulter de ces expériences sur des végétaux si faciles à multiplier par les plantations et les semis.

Vous avez reçu de M. Riboud plusieurs écrits qui vous ont paru mériter l'attention des amis de l'agriculture.

Le premier est un *mémoire sur les différentes espèces de haies usitées dans le département de l'Ain*. M. Riboud fait

(a) C'est à ce même cultivateur, à M. Defontaine de la Neuville St. Remi, que nous devons aussi la première culture dans ce pays du *Rutabaga* ou Navet Suédois, qui a l'avantage de se conserver et même de s'améliorer durant l'hiver.

connaître le parti qu'on peut tirer de l'Aulne et du Bouleau, qui sont généralement exclus de la formation des clôtures et qu'on emploie avantageusement à cet usage dans la contrée qu'il habite.

Les judicieuses observations que contient ce mémoire, vous ont fait penser que l'Aulne et le Bouleau pourraient être utilement adoptés pour clôture dans des lieux marécageux et les tourbières que baigne la Sensée vers le Nord de l'arrondissement.

La seconde production de M. Riboud est intitulée : *Notice sur les plantations d'été*. L'automne et le printemps, sont les seules saisons où il soit d'usage de transplanter les arbres; cependant il n'est pas d'agronome qui n'ait souvent regretté de ne pouvoir effectuer durant l'été ces déplacements de végétaux. M. Riboud rend donc un service à l'agriculture en nous indiquant les moyens à l'aide desquels les plantations d'été reprennent tout aussi bien que celles des autres saisons.

M. Charbonnier, membre de la Société d'agriculture de Châlons, avait beaucoup vanté l'emploi du Sureau dans la formation des haies et clôtures. M. Hécart, notre associé correspondant, chargé par la Société de Valenciennes de lui faire un rapport sur le mémoire de

M. Charbonnier, ne partage point l'enthousiasme de ce dernier pour les haies de Sureau; il démontre que cet arbrisseau, d'un aspect peu élégant, est sujet à se dégarnir du pied, qu'il dégraisse les terres par sa voracité et qu'enfin il est peu propre au chauffage.

M. Lair, Secrétaire de la Société d'agriculture de Caen, vous a adressé plusieurs exemplaires d'une lettre à M. le Préfet du Calvados, dans laquelle il recommande la culture des fèves et des pommes de terre, comme propre dans une année de disette à faire attendre avec patience l'époque de la récolte. Les vues sages que contient cette lettre font honneur à la philanthropie de notre correspondant.

L'ergot du Seigle, cette végétation morbifique, si commune et si funeste dans plusieurs parties de la France, se montre rarement dans cette contrée avec assez d'abondance pour inspirer des craintes; néanmoins, cette année il s'est trouvé dans nos campagnes assez de Seigle ergoté pour fixer votre attention et vous inspirer le désir d'éclairer le public sur les dangers attachés à l'usage de cette substance qui serait ici d'autant plus meurtrière qu'elle est moins redoutée.

En conséquence, une instruction sur l'ergot, rédigée au nom de la Société

par M. Latour de St. Igest , a été imprimée et ensuite distribuée dans les diverses communes rurales de l'arrondissement.

La Société ayant reçu du ministère de l'intérieur une instruction sur la panification des Blés avariés, a cru devoir donner à cette instruction une nouvelle publicité, en insérant par forme d'extrait, dans le journal de cette ville, tout ce qu'elle présente d'essentiel à savoir.

M. Bottin , correspondant de la Société centrale d'agriculture, vous a fait parvenir un mémoire sur la distillation des pommes de terre et sur les avantages qu'elle procure pour la culture des terres comme pour la nourriture des bestiaux. M. Bottin démontre que sous le rapport de l'économie dans la consommation des grains, il y a un avantage important à substituer la fabrication d'eau-de-vie de pommes de terre à celle d'eau-de-vie de grains, et qu'en outre le résidu de cette distillation fournit aux bestiaux un aliment aussi sain qu'abondant dont les cultivateurs des bords du Rhin ont reconnu l'heureuse influence sur les qualités de la chair et du lait des animaux. (a)

(a) M. Bottin assure , d'après M. Villiez , qu'on peut donner à l'eau-de-vie de pommes de terre un goût approchant de celui de l'eau-de-vie de France ,

Je n'aurais point, Messieurs, rendu un compte exact de vos travaux dans la partie qui nous occupe, si j'omettais de parler du jardin botannique à la fondation duquel vous aviez donné tous vos soins, Convaincus de l'utilité d'un pareil établissement à Cambrai, vous n'aviez rien négligé pour qu'avant peu de tems le public pût jouir des avantages qui y seraient attachés.

Malheureusement une circonstance est venue mettre obstacle aux travaux qui se poursuivaient avec activité et nous a enlevé le terrain dont nous nous trouvions possesseurs.

Mais la Société ne perdra pas cet objet de vue; elle espère que, secondée par l'autorité, elle pourra un jour réaliser un projet dont l'exécution importe à l'utilité publique comme à l'ornement de cette ville.

Après avoir défriché à vos frais le terrain qui vous avait été concédé, vous avez sollicité auprès de M. le Chevalier Thouin l'envoi des graines propres à l'ensemencement. Ce savant, que la Société se plait à compter parmi ses

en mettant dans l'alambic une quantité proportionnée d'amandes amères avec du charbon de hêtre et des cendres du même bois. Mais n'est-il pas à craindre que *l'acide prussique* contenu dans les amandes ne rende cette boisson nuisible? et ne faudrait-il pas toujours préférer l'emploi des jeunes pousses de sapin que conseille aussi M. Villiez?

Membres

Membres, s'est empressé de répondre à vos désirs et il a joint à cet envoi celui de son utile ouvrage intitulé : *Description de l'Ecole d'Agriculture pratique du Muséum d'histoire naturelle*. La Société recommande à nos cultivateurs la lecture de ce précieux ouvrage comme le meilleur guide qu'ils aient à suivre.

Le 29 Septembre 1815, un incendie détruisit une partie de la commune de Gouzeaucourt ; parmi les victimes de ce triste événement se trouvaient un grand nombre de fabricans de toilettes, que la destruction de leurs métiers laissait sans moyens de travail et d'existence. La Société crut qu'il était dans ses attributions de venir au secours de ces malheureux artisans et d'encourager ainsi le genre d'industrie auquel ils se livrent. En conséquence, une commission nommée dans votre sein, après avoir recueilli auprès de M. le Maire de Gouzeaucourt des renseignemens sur la capacité et la moralité des principales victimes de l'incendie, fit fabriquer onze métiers par les meilleurs menuisiers du pays, et la remise en fut faite le 25 Janvier 1816, par M. Farez fils et par moi, qui nous étions préalablement adjoint deux experts pour l'examen de ces métiers.

B

*Sciences Naturelles , Physiques et
Mathématiques.*

M. Francœur, professeur de la faculté des sciences de Paris, de l'école Normale, etc., et correspondant de cette Société, vous a adressé ses *Elémens de Statique et de Mathématiques pures*. Rappeller que ces ouvrages sont adoptés comme livres classiques pour les candidats de l'école Polytechnique, les élèves de l'école Normale et ceux des collèges Royaux, c'est dire qu'ils sont des modèles de logique, de clarté et de concision.

M. Tordeux, pharmacien en cette ville, jeune chimiste qui, par ses connaissances, a su conquérir la bienveillante amitié des Berthollet et des Gay-Lussac, vous a fait hommage de sa traduction d'un ouvrage du docteur Wells, intitulé: *Essai sur la Rosée*. On doit de la reconnaissance à M. Tordeux pour avoir fait passer dans notre langue cet essai qui présente une foule d'expériences curieuses et une théorie aussi ingénieuse que nouvelle sur la formation de la rosée.

M. Roussel, médecin à Caen, vous a adressé un rapport sur les diverses productions du conseil de santé du Calvados. Vous y avez trouvé des observations judicieuses sur l'emploi des Topiques dans la cure de quelques maladies internes.

M. le docteur Guillé, directeur de l'institution des jeunes aveugles à Paris, vous a donné différentes preuves de son zèle et de ses talens: sa dissertation inaugurale sur la pleurésie et la péripneumonie inflammatoires vous a paru offrir autant d'exactitude que de concision. Vous devez encore à M. Guillé une dissertation manuscrite sur les phénomènes de la puberté. Cette intéressante matière, déjà traitée tant de fois, lui a fourni des aperçus nouveaux et ingénieux. On reconnaît tout à la fois dans ce petit ouvrage, le physiologiste profond et l'élégant écrivain.

M. John Williams vous a fait hommage de son *traité des maladies des yeux*, écrit dans lequel l'auteur s'efforce de prouver les bons effets d'un remède secret de sa composition.

M. Mignot, pharmacien, vous a lu un rapport de chimie légale sur l'existence d'une substance vénéneuse dans une préparation alimentaire qu'il avait été chargé d'examiner de concert avec M. le docteur Delbarre. Dans le cours des expériences dont il rend compte, M. Mignot a eu occasion de relever quelques erreurs graves contenues dans les ouvrages de MM. Belloc et Mahon.

Ce même collègue qui fait de l'étude de la botanique un de ses plus agréables délassemens, vous a communiqué

des réflexions sur la *Botanographie belge* de feu M. Lestiboudois. Après avoir jetté quelques fleurs sur la tombe du savant Lillois, et payé à ses ouvrages le tribut d'éloges qui leur est dû, M. Mignot exprime le regret qu'une mort prématurée ait empêché l'auteur de mettre une dernière main à sa *Botanographie*, en y faisant entrer plusieurs plantes indigènes qu'il a omises et qu'on rencontre assez fréquemment dans nos environs.

M. Booty vous a lu une observation de phthisie pulmonaire qui présentait des symptômes remarquables et vraiment insolites.

M. Brown a observé à l'hôpital militaire de cette ville une affection organique du cœur, dans laquelle ce viscère avait acquis un développement si considérable qu'il pesait environ trente onces. En vous exposant cette maladie dans ses détails, M. Brown s'est livré à des considérations ingénieuses sur les causes qui ont pu déterminer cet accroissement énorme de volume.

M. le docteur Cole, chirurgien en chef dans l'armée anglaise, vous a entretenu de la belle opération de l'anévrisme inguinal qu'il a pratiquée par la ligature de l'artère iliaque externe. L'opération a eu lieu le 2 du mois d'Août, en présence des principaux médecins et chirurgiens de l'armée, et le 21 du même

mois la ligature était tombée, la plaie parfaitement cicatrisée et le malade avait recouvré la faculté de marcher librement.

La Société se félicite tous les jours de s'être associé quelques officiers anglais qui coopèrent à ses travaux avec un zèle vraiment digne d'éloges.

Vous avez aussi, Messieurs, daigné entendre avec bonté la lecture que je vous ai faite de quelques recherches historiques sur l'anatomie et d'une dissertation dans laquelle je traitais de l'influence du sol proprement dit sur l'économie animale.

D'après le vœu souvent exprimé par vous, j'ai publié l'année dernière un *Almanach de santé*, dont la Société a bien voulu agréer l'hommage.

Religion et Morale.

Vous avez reçu et fait honorablement mentionner une brochure intitulée: *Lettre de Mgr. l'Archevêque de Besançon aux citoyens acatholiques de son diocèse*; cette lettre pastorale offre dans tout son contenu le langage affectueux d'un père à ses enfans. On y reconnaît à chaque phrase cette charité chrétienne, dont parle St. Paul, qui est douce, patiente, bénigne, qui ne connaît ni jalousie, ni ambition, ni colère, ni mauvaises pensées.

MM. Fourny et Cherrier vous ont offert un écrit qui a pour titre: *Conseils*

d'un père et d'une mère à leurs enfans sur l'éducation des filles. Parler de l'éducation des filles, c'est rappeler l'immortel ouvrage de Fénelon, et les modernes auteurs n'ont pas eu sans doute l'orgueilleuse prétention d'ajouter un supplément à ce beau traité de morale domestique. Ils n'ont voulu que présenter quelques développemens appliqués aux tems et aux usages actuels; la Société n'a pu qu'applaudir aux vues sages qui les ont dirigés.

Histoire, Géographie, Statistique.

Peu satisfaits des connaissances qu'on possède jusqu'ici sur les Nerviens, antiques habitans de cette contrée, peuple belliqueux, que César n'hésite pas d'appeler les plus braves d'entre les Belges, vous avez désiré qu'on rassemblât les notions éparses qui peuvent jeter quelques lumières sur l'histoire et les mœurs de nos sauvages ancêtres, et qu'on traçât d'une manière claire et succincte les limites du pays dans lequel ils étaient renfermés. Un seul mémoire vous a été remis. La commission qui s'est chargée de l'examiner vous en rendra compte.

L'histoire du Cambrésis est riche en évènements intéressans. Ce petit pays, long-tems gouverné par des Souverains particuliers, a été souvent un théâtre de guerres et de révolutions; on y a vu figurer des hommes célèbres par de

grandes actions, de grands vices ou de grandes vertus. Plusieurs écrivains ont entrepris cette histoire, mais toujours ils sont restés au-dessous de leur sujet. L'un, (a) chroniqueur ampoulé et peu véridique, prolix et dépourvu de goût, a composé laborieusement deux volumes in-4.^o dans lesquels on trouve à la vérité des faits curieux et qu'on chercherait vainement ailleurs, ainsi que des monumens précieux de notre antique langage, mais où le lecteur est sans cesse rebuté par un amas confus de dates, de fables sans vraisemblance, de généalogies controuvées, de déclamation bizarres, *rudis indigestaque moles*. L'autre (b) plus méthodique, plus sage et plus ami de la vérité, manque de goût, de correction et d'intérêt, il traite longuement de discussions survenues

(a) Jean Carpentier, né à Abscon, au pays d'Ostrevant, était Chanoine régulier de St. Aubert à Cambrai; il apostasia et se retira en Hollande où il mourut vers 1670, assez avancé en âge. Son ouvrage n'a eu qu'une seule édition, Leyde 1664. Cependant on trouve quelques exemplaires qui portent la date 1668. Voyez l'opinion du savant et respectable M. Mutte, sur Carpentier. Bibl. hist. de France. T. I. N.^o 8539.

(b) Dupont était aussi Chanoine de St. Aubert. Son ouvrage a été imprimé dans les différens volumes de l'almanach ecclésiastique, militaire et civil de Cambrai, chez S. Berthoud, depuis 1759 jusqu'en 1766, en observant qu'il n'y en a point eu en 1761.

entre tel et tel chapitre ; il raconte avec complaisance les intrigues employées pour l'élection de tel Abbé ; mais il néglige de donner une idée nette des causes qui ont influé sur la destinée de cette province ; il ne trace point le caractère des personnages qu'il met en scène , ou il le trace d'une manière faible et décolorée. Souvent il s'embarrasse dans l'enchaînement des faits ; il n'a point l'art de faire marcher en même-tems , d'une manière égale et rapide , les événemens dont se composent ses récits. En un mot, l'histoire de Cambrai reste encore à faire. Ce sont ces considérations qui vous ont déterminés à proposer les sujets suivans :

1.° Un tableau chronologique présentant avec exactitude et précision les principaux événemens de l'histoire du Cambrésis.

2.° Réduire l'histoire généalogique des Pays-Bas , par Jean Le Carpentier , à ce qu'elle contient de vrai et d'intéressant sur Cambrai et le Cambrésis.

3.° Un précis historique sur Jean de Mont-Luc Balagny , Maréchal de France , Prince de Cambrai , ainsi que sur Diane d'Estrées et Renée de Clermont , ses deux épouses.

4.° Quelle a été l'influence du règne de Philippe deux , Roi d'Espagne , sur

l'agriculture, le commerce et les mœurs des Pays-Bas et en particulier du Cambrésis ?

La question relative à Balagny est la seule à laquelle on ait répondu. Vous connaîtrez dans cette séance le résultat du concours.

Tandis que vous stimuliez ainsi le zèle des concurrens, quelques uns d'entre vous, Messieurs, se livraient eux-mêmes à des recherches de statistique et d'histoire locale.

M. Farez père vous a présenté un tableau comparatif des arts et métiers de la ville de Cambrai, aux années 1726 et 1806. Ce travail rempli de détails curieux, offre en quelques colonnes le nombre des personnes de Cambrai qui, à ces deux époques, distantes de quatre-vingts ans l'une de l'autre, se livraient à l'exercice des divers arts et métiers.

Nous devons encore à M. Farez, un *précis historique et statistique sur la ville du Câteau et quelques communes rurales de l'arrondissement*. En donnant à l'auteur les éloges que mérite cette production, vous lui avez manifesté le désir de voir la continuation de ce travail qui réaliserait en grande partie l'idée que vous vous êtes faite d'une bonne histoire du Cambrésis.

Un Anonyme vous a fait hommage

» d'observations propres à accélérer la
 » marche de l'art vers sa perfection ; in-
 » dépendamment des morceaux qui se
 » distinguent par l'élégance et la chaleur
 » du style. »

Parmi de nombreux passages écrits avec le feu d'une véritable éloquence, nous ne pouvons résister à l'envie de citer le suivant :

« Que dans chaque ville , dans chaque
 » hameau , le gouvernement place les
 » statues des grands hommes que cette
 » ville , que ce faible village aura pro-
 » duits. Que la figure colossale de la
 » France s'élève dans chaque départe-
 » ment.

» Au milieu d'un peuple accusé de
 » légèreté , asseyons des monumens in-
 » destructibles. Amis fidèles , peuples
 » reconnaissans , élevez de modestes
 » tombeaux. Fils religieux , conservez ,
 » honorez d'un culte assidu les saintes
 » images de vos pères. Que des inscrip-
 » tions enfin animent en quelque sorte
 » les statues et les monumens , pour que
 » l'instruction devienne plus frappante ,
 » pour que le goût soit plus facilement
 » éclairé..... Quand les arts
 » liés à nos affections les plus fortes , à
 » nos passions les plus généreuses , nous
 » seront vraiment utiles , nous en sen-
 » tirons mieux le prix ; quand la nation
 » les aimera vivement , nous ne man-
 » querons pas de grands artistes , et la

» théorie que nous cherchons mainte-
 » nant avec effort s'offrira bientôt d'elle
 » même. »

Ces vœux exprimés par l'amour de la patrie et celui des beaux arts, ont été entendus du gouvernement éclairé et paternel sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Une noble émulation anime nos artistes; la munificence Royale enflamme leur zèle, et de toutes parts s'élèvent des monumens nationaux, pour remplacer ceux que la force des choses nous a ravis. Ainsi la France, malgré le vandalisme révolutionnaire et les malheurs de deux invasions, demeure encore la patrie du goût et des beaux arts.

De tous les moyens propres à perfectionner la topographie, il n'en est point de plus avantageux que le cadastre parcellaire. Cette opération projetée pendant plusieurs siècles, entreprise et suspendue tant de fois s'exécute maintenant en France avec un succès que rien ne dément. Cependant il s'est trouvé des hommes recommandables qui, niant les avantages attachés au cadastre, ont émis par écrit leur opinion. De ce nombre est M. du Petit Thouars qui a fait imprimer un ouvrage intitulé : *la Vérité sur le cadastre*. C'est pour réfuter les assertions qui y sont contenues que M. le Chevalier Hennet, votre correspondant, a publié une brochure ayant pour

titre: *du Cadastre*. M. Hennet vous a semblé répondre d'une manière victorieuse aux argumens de son adversaire.

M. Raynouard, de l'académie Française et de celle des inscriptions et belles lettres, vous a fourni l'occasion d'admirer en lui tout à la fois le rare talent du poëte ainsi que l'érudition profonde et variée de l'historien et du philologue. Après nous avoir sur la scène tragique vivement intéressés au sort de ces fameux et infortunés Chevaliers du Temple, il a voulu que l'historien justifiat le poëte, et dans un mémoire aussi savant que bien écrit; il a fait voir que les monumens historiques l'autorisaient à peindre sous des couleurs favorables ces guerriers religieux dont l'innocence, selon lui, n'est plus un problème. Cet ouvrage que le public a su apprécier n'est guères susceptible d'analyse.

M. Raynouard qui trouve dans ses productions dramatiques les motifs et l'occasion d'intéressantes discussions historiques, a joint à sa tragédie des *Etats de Blois* une notice sur le Duc de Guise. Dans cette notice, notre savant associé remonte aux causes qui donnèrent à cette famille une prépondérance si dangereuse en France; il les montre partout séduisant, captivant le peuple par leurs manières aimables et chevaleresques; enhardis dans leurs projets ambitieux et

coupables par la faiblesse inouïe du dernier des Valois.

L'histoire de la guerre qui assura l'indépendance aux états unis d'Amérique, n'avait point encore été écrite d'une manière claire, fidèle et impartiale, M. Botta qui a traité ce sujet avec le plus grand succès, vous a adressé un exemplaire de sa *Storia della guerra dell'indipendenza degli stati uniti d'America*. Les hommes de goût qui cultivent la littérature italienne ont reconnu avec plaisir dans cette histoire le style pur et classique qui distingue les écrivains du siècle de Léon X. M. Botta non content d'avoir consulté tous les ouvrages tant anglais que français qui ont traité de cette fameuse révolution, a encore puisé des renseignemens précieux dans ses relations avec plusieurs personnages qui avaient joué des rôles importans dans cette guerre.

M. Duhot vous a fait connaître quelques particularités intéressantes sur la vie et les ouvrages de l'Abbé Barthélemy.

M. l'abbé Grappin, Secrétaire perpétuel de l'académie de Besançon, vous a adressé son éloge historique de Dom Berthod, Bénédictin. Né en 1733, Dom Berthod entra à 18 ans dans cet ordre de St. Benoît, auquel la France doit tant de savans laborieux. Il débuta en 1758 dans la carrière littéraire par l'histoire critique du premier royaume de Bourgogne;

en 1759, il remporta le prix proposé par l'académie de Besançon qui avait demandé quelles étaient les principales villes de la Franche-Comté dès le onzième siècle et quelle en avait été la Capitale. Divers mémoires sur l'histoire de la Franche-Comté lui valurent de nouvelles palmes les années suivantes. Nommé membre d'une commission chargée de former une notice fidèle et générale des chartes dispersées dans les dépôts publics, Dom Berthod vint puiser dans les trésors que recélaient la Flandre et les Pays-Bas. Rien n'échappa à sa laborieuse investigation ; il ne se contenta point de recueillir toutes les chartes qui offraient quelque intérêt, il rédigea encore une foule d'observations, de notes et de mémoires où régnait la plus savante critique. On admira surtout son éloge de François Richardot, Evêque d'Arras. La Société de l'amitié littéraire de Dunkerque le reçut dans son sein en 1787 ; il faisait alors partie des continuateurs de *Bollandus* depuis trois ans. Dom Berthod était aussi vertueux, aussi religieux que savant. Parfaitement orthodoxe de cœur et d'esprit, il eut néanmoins la douleur de se voir à Bruxelles taxé de jansénisme par quelques esprits inquiets. L'extrême sensibilité de son âme ne put supporter un tel soupçon ; il succomba le 19 Mars 1788. Uni d'amitié avec Dom Berthod, comme lui Prêtre vertueux et savant,

savant , il appartenait surtout à M. Grappin de tracer l'éloge du laborieux Bénédictin , et l'on peut dire qu'il s'en est acquitté d'une manière honorable pour tous deux.

M. Grappin vous a encore présenté une notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le Général de Toulougeon. « Science militaire , poésie , élo-
 » quence , connaissance profonde de
 » l'histoire et le talent de l'écrire avec
 » le plus grand intérêt , tel fut l'apanage
 » de cet homme privilégié , considéré
 » comme savant et comme littérateur.
 » Mais il eut plus de droits encore à
 » l'admiration publique ; civisme pur ,
 » moralité sans nuage , cœur sensible ,
 » aimant , capable de tout ce qui était
 » honnête pour secourir ceux qui ré-
 » clamaient son appui , époux vertueux ,
 » père tendre , ami sincère , dévoué sans
 » réserve au pays où il avait pris naissance
 » ce ; voilà , dit M. Grappin , l'esquisse d'un
 » tableau que des pinceaux plus habiles
 » traceront dans le sein de la première
 » académie de France , dont M. de Toulougeon fut un des membres les plus
 » distingués. »

Vous devez à feu M. de Rosny l'éloge de Florian. Cet ouvrage qui a concouru pour le prix proposé par l'Athénée de Niort est dédié à M. le Comte de Beurnonville. M. de Rosny rappelle avec

C

autant de sensibilité que de goût les qualités personnelles et les heureux talens de l'aimable auteur d'Estelle et de Galatée,

M. D. Janville, ancien conseiller au parlement, président de la chambre des comptes de Rouen, *etc.*, avait laissé dans le Calvados les plus touchans souvenirs; constamment occupé à faire le bien, il fut jusqu'à sa mort le père des malheureux. L'agriculture faisait son occupation chérie et lui fournissait de nouveaux moyens d'être utile. Ce fut pour lui rendre un hommage public que la Société d'agriculture et de commerce de Caen chargea M. Lair, son secrétaire, de prononcer l'éloge de cet homme vertueux. M. Lair dans une notice imprimée qu'il vous a adressée, s'est acquitté de ce devoir avec un plein succès.

L'usage, d'accord avec les convenances, ne permet guères de faire dans une Société académique l'éloge solennel d'un homme vivant. On attend pour le louer que la mort ait mis un terme ou aux belles actions par lesquelles il s'est signalé, ou aux productions savantes qui illustrent son nom. Mais il est un très petit nombre d'hommes qui ont rendu à leurs semblables de tels services qu'il est bien permis d'enfreindre pour eux cette loi de l'usage et de laisser parler la reconnaissance des contemporains. Qui jamais a mieux mérité cette honorable exception qu'Edouard Jenner ?

Pénétrée d'admiration pour cet homme immortel, la Société médicale de Londres a voulu qu'un de ses membres se rendît l'interprète de la gratitude générale et le D.^r Lettson prononça l'éloge historique de l'inventeur de la Vaccine.

Jenner naquit le 17 Mai 1749, à Berkeley, dans le comté de Gloucester. Elève de Jean Hunter, il se livra sous lui à l'étude de l'histoire naturelle. Désigné pour accompagner comme naturaliste le Capitaine Cook et demandé ensuite par le Général Smith pour le suivre dans l'Inde, il refusa ces offres brillantes par attachement pour son frère aîné qui lui servait de père. En 1788 il publia dans les transactions philosophiques des observations curieuses sur l'histoire naturelle *du Coucou*, et présenta à la Société Royale de Londres différens essais sur l'émigration des oiseaux. Reçu en 1792, docteur médecin (a), il s'occupa de travaux importans jusqu'en 1795, époque à laquelle il s'aperçut en inoculant la petite vérole, d'après le procédé de Sutton, que certains sujets résistaient à l'inoculation parce qu'ils avaient contracté la *maladie vaccine* en trayant des vaches atteintes d'une éruption particulière sur le pis. Ce ne fut qu'en 1798,

(a) Nous croyons devoir substituer cette expression à celle de *Docteur de physique* employée par le traducteur.

après des essais et des contr'épreuves multipliés que Jenner publia cette merveilleuse découverte.

En terminant son discours, M. Lettsom déposa au nom de la Société dont il était l'organe, entre les mains du Président, une Médaille d'or destinée à Jenner.

M. le D.^r J. Dufour à qui nous devons la traduction de cet éloge, y a joint un discours préliminaire assez étendu et des notes intéressantes.

Philologie, recherches variées.

M. Sylvestre de Sacy a bien voulu concourir à nos modestes travaux par l'envoi de plusieurs de ses savans ouvrages.

Le premier est un mémoire sur la dynastie des *Assassins* et sur l'origine du nom de cette puissante et redoutable famille de la Syrie. Les Califes fatimites après avoir enlevé aux Califes de Bagdad l'Egypte et la Syrie et avoir formé de ces conquêtes un empire puissant, voulurent que les dogmes des Ismaéliens à la secte desquels ils appartenaient, fussent enseignés dans toutes les contrées habitées par les Musulmans. Parmi les missionnaires chargés de faire des prosélytes, se trouva un homme nommé *Hasan fils d'Ali*. Cet homme, après avoir

obtenu les plus grands succès en Egypte, en Syrie et dans la Perse, s'établit enfin dans la forteresse d'Alamout, située au milieu des montagnes de l'ancienne Parthie, à peu de distance de Kazvin. Souverain indépendant de cette forteresse et des environs, il fut bientôt connu sous le nom de *Scheikh-Aldjébal*, c'est-à-dire le *Prince des montagnes*, et l'équivoque du mot *Scheikh* qui signifie également *Vieillard* et *Prince*, a donné lieu aux historiens des croisades et au célèbre voyageur Marc-Pol, de le nommer le *Vieux de la montagne*. Hasan et ses successeurs trouvèrent ensuite moyen de s'emparer de quelques places fortes en Syrie. Masyat située dans les montagnes de l'Antiliban, devint leur chef-lieu dans cette province. C'est cette branche d'Ismaéliens établie en Syrie qui a été connue des historiens des Croisades, et c'est à elle qu'ils ont donné le nom d'*Assassins*. Ce mot est une altération de l'expression arabe *haschischin*, par laquelle on désignait les Ismaéliens ou du moins les hommes qu'ils employaient pour exercer leurs vengeances. Quant à l'origine du nom dont il s'agit, notre savant correspondant ne doute pas que cette dénomination n'ait été donnée aux Ismaéliens à cause de l'usage qu'ils faisaient d'une liqueur ou d'une préparation énivrante, connue dans tout l'orient sous le nom de *Haschich*. Les

feuilles de chanvre, et quelquefois d'autres parties de ce végétal forment la base de cette préparation. C'est à l'aide de l'ivresse produite par le *Haschich* que le Prince des *Assassins* exerçait un empire absolu sur ses sujets et les envoyait à des distances éloignées attenter à la vie des Monarques. Peu de tems après la publication de ce mémoire, il parut dans le moniteur une lettre dans laquelle on attaquait, d'ailleurs avec le ton le plus honnête, l'étymologie que M. de Sacy avait proposée du nom des *Assassins*. Cette lettre fournit à notre célèbre correspondant l'occasion de donner de nouveaux développemens à son opinion et de combattre ensuite celle des auteurs de la lettre qui font dériver le nom des Sarrasins du mot arabe *Sarrag* ou *Sarradi*.

M. Sylvestre de Sacy vous a encore adressé un discours qu'il prononça, en faisant hommage au corps législatif de son ouvrage intitulé: *Grammaire arabe, à l'usage des élèves de l'école spéciale des langues orientales vivantes*. Le savant professeur expose avec une éloquence forte et concise les nombreux avantages qu'on peut retirer de l'étude des langues orientales et spécialement de l'Arabe.

M. le Comte Lanjuinais dont vous avez déjà eu occasion de louer publiquement le profond savoir, vous a encore

donné des preuves de l'intérêt qu'il veut bien prendre à vos travaux, en vous faisant parvenir plusieurs de ses productions.

La première est une brochure intitulée : *Christophe Colomb ou notice d'un livre italien concernant cet illustre navigateur*. M. Lanjuinais commence par rappeler brièvement les droits que s'est acquis Colomb à l'admiration et à la reconnaissance publiques; cite les nombreux poèmes épiques composés à sa gloire dans la plupart des langues de l'Europe, puis il aborde l'ouvrage dans lequel MM. Napione et de Priocca se livrent à des recherches savantes pour prouver que l'illustre navigateur ne naquit ni à Gênes ni en aucun autre lieu du pays Génois ou du duché de Plaisance, mais à Cucaro dans le Montferrat, résidence ordinaire de sa famille. M. Napione trouve ses principaux argumens dans les pièces d'un procès qui eut lieu vers la fin du 16.^e siècle, entre les héritiers de Colomb, sur la succession au majorat qu'il avait institué. L'ouvrage italien dont M. de Lanjuinais donne l'analyse est terminé par une dissertation dans laquelle on apporte de nouvelles preuves à l'appui du sentiment de ceux qui attribuent l'Imitation de Jésus-Christ à Jean Gersen, religieux bénédictin, abbé de St.-Etienne de Vercell, dans le Piémont.

La deuxième production est une notice

sur un ouvrage intitulé : *Grammaire du Dialecte Slave*, parlé dans la Carniole, la Styrie et la Carinthie, par M. de Zoïs, membre de l'académie celtique. Les Slaves, originaires d'Asie, paraissent être les derniers peuples venus en Europe; disséminés en divers états de cette contrée, ils sont maintenant au nombre d'environ 50 millions. Nulle part, si ce n'est en Russie, leur langue n'est celle de leur gouvernement; on les a divisés géographiquement en neuf branches; 1.^o *Slovaks* ou *Slovenski*, tige primitive, (Hongrois). 2.^o *Wendes* (habitans de la Carniole, de la Carinthie, de la Styrie et du Frioul. 3.^o *Wendes*, septentrionaux (entre l'Elbe et le Wesel). 4.^o Bohémiens. 5.^o Moraves. 6.^o Polonais. 7.^o Russes proprement dits. 8.^o Slaves illyriens. Et 9.^o Bulgares. Les neuf branches de la grande famille Slave ont une langue commune dans laquelle on distingue cinq principaux dialectes; savoir : 1.^o Le Russe. 2.^o Le Polonais. 3.^o L'illyrique. 4.^o Le Croatique auquel se rattache celui de la Carniole, de la Styrie et de la Carinthie. Et 5.^o le Bohémien.

Fixés une fois dans l'Europe, les Slaves se sont adonnés presque uniquement à l'agriculture, aux arts manuels et au commerce. Ils lisent peu ou ne lisent point. Ils écrivent encore moins; et, parmi eux, les Dalmates sont encore sans imprimerie. Ils passent pour courageux, pacifiques et

modérés. Il n'y a que la branche Russe qui cultive maintenant les sciences et les lettres et qui s'agrandisse par des conquêtes.

Déjà notre illustre et laborieux correspondant vous avait fait connaître le 1.^{er} volume du fameux ouvrage d'Adelung intitulé : *Science générale des langues*. Il vous a depuis adressé une notice sur la 2.^e partie de cet intéressant et docte travail. Ce 2.^e volume publié après la mort d'Adelung et dû en partie aux veilles de son continuateur le docteur Vater, traite des langues de l'Europe qui offrent cinquante idiômes distincts qu'on peut rapporter à six langues principales.

Enfin, la dernière offrande de M. Lanjuinais est une analyse de l'ouvrage de M. Gosselin : *l'Antiquité dévoilée au moyen de la Genèse*. Il s'attache surtout à rendre compte du mémoire intitulé : *Chronologie de la Genèse confirmée par les monumens astronomiques dont on s'est servi pour l'attaquer*. C'est une réponse au mémoire chronologique et mythologique publié en 1806, sur le zodiaque, par M. Dupuis. Dans cette réfutation, remarquable par sa simplicité, M. Gosselin donne une explication neuve et satisfaisante de ce passage de Virgile :

« Candidus auratis aperit cum cornibus annum
» Taurus et adverso cedens canis occidit astro. »

Un passage de la 4.^e éclogue du même poète a fourni à M. Goubert, D. M. à

Evreux et notre correspondant, le sujet d'une dissertation intéressante. Il s'agissait de déterminer si dans ce vers :

Incipe , parve puer , risu cognoscere matrem ,
le mot *risu* doit s'entendre du sourire de la mère ou de celui de l'enfant. M. Goubert soutient et démontre par des raisons grammaticales, non moins que par des argumens puisés dans la physiologie et la morale que le poète a eu l'intention d'exprimer le sourire maternel. Feu M. Le Gendre, chargé par la Société d'examiner ce travail et de lui en faire un rapport, discute en critique éclairé les divers points de la dissertation et finit par se ranger de l'avis de M. le D.^r Goubert.

M. Boniface, membre de l'académie celtique, vous a adressé un numéro de son *Manuel des amateurs de la langue française*. Vous avez trouvé, dans les mémoires et dissertations qui composent ce numéro, des aperçus ingénieux et des recherches très-savantes en grammaire et en philologie.

M. P. Lacroix vous a donné sur la personne et les ouvrages de feu *Laserna Santander*, une notice pleine d'intérêt et qui décèle dans son auteur de rares connaissances en bibliographie.

Poésie.

Fidèle au but de son institution, la Société, en s'occupant spécialement d'objets concernant l'utilité publique et

la prospérité locale, ne laisse pas toutefois d'accorder quelques momens aux lettres et ne néglige point le culte des Muses. Plusieurs d'entre vous, Messieurs, n'y sont point étrangers et se livrent avec succès à ces agréables délassemens de l'esprit. Le retour de nos Rois dut inspirer de nobles chants à nos poètes. Leur lyre se plut à célébrer la paix que ces Princes ramenaient avec eux. Nous rappellerons à la Société les éloges quelle a donnés à une Idylle de M. Alvin, ayant pour titre: *le Printemps et les Lys*. Nous lui rappellerons également les stances de M. Leleux, *sur le rétablissement des Bourbons* et son ode aux Français sur *l'union*. Nous devons encore à M. Leleux un poème intitulé: *La mort du Tasse*, sujet plusieurs fois traité. Le tableau d'un grand homme que la fortune semble avoir voulu tromper jusqu'au dernier instant de sa vie, était essentiellement du domaine de la poésie. M. Leleux a fait preuve dans ces diverses productions d'un talent très-distingué. Les deux premières honorent également le poète et le citoyen. Une élégie que le même correspondant vient de nous faire parvenir a pour sujet: *la mort du jeune poète*, et semble être un hommage à la mémoire de Millevoye.

La muse du Tasse a fourni à M. Delcroix le touchant épisode d'Herminie. Admirateur des grands modèles et puisant ses inspirations dans leurs chefs-d'œuvre,

M. Delcroix a réuni avec art dans un petit poëme les différens traits qui , dans la Jérusalem délivrée, composent le caractère intéressant et dramatique d'Herminie. Accueillie par un vieillard sur les bords du Jourdain, c'est elle-même qui raconte les aventures de sa vie. L'idée de cet ouvrage est ingénieuse et son exécution pleine de charme et d'élégance.

M. Gauldrée de Boilleau, de l'académie des Jeux floraux, de celles de Grenoble, Bruxelles, *etc*, et notre correspondant, vous a fait remettre un recueil de fables qui prouve que le champ de l'apologue n'est pas aussi épuisé qu'on le pense communément. Ce recueil, qui est à sa deuxième édition, a obtenu dans le monde littéraire un succès mérité. Il assure à l'auteur un rang très-honorable parmi nos modernes fabulistes. Nous aimons à remarquer, pour nous servir des expressions de notre collègue M. Fouqueau de Pussy, que M. Gauldrée de Boilleau a semé dans ses fables les préceptes d'une philosophie douce, mais jamais relâchée; sa morale est pure, mais jamais âpre ni amère; ses leçons n'ont point d'aigreur; ce n'est point un maître qui gourmande et blâme avec trop de sévérité nos fautes et nos travers, c'est un ami qui nous conseille et dont la franchise égale la sagesse. Disciple de Lafontaine, il sait instruire en amusant et possède l'art de

donner du charme à la morale et des graces à la raison même.

Tel est, Messieurs, le rapport que j'avais à vous offrir sur les différens objets qui ont fixé votre attention. Si, durant les années difficiles qui viennent de s'écouler, votre zèle s'est constamment soutenu, si nos paisibles conférences ont obtenu des résultats satisfaisans, combien. va s'accroître notre émulation dans ces temps plus heureux, où le règne d'un Sage assure bienveillance et protection à tout ce qui est bon et utile !

LA MORT DU CID,

Imitation d'une ancienne Romance espagnole, (a)

PAR M. DELCROIX.

LES Maures ont fui dans la plaine :
Le Cid encore est triomphant.
Mais quelle est ta douleur, Chimène,
Ton époux revient expirant !
Vous que l'on vit, exempts d'outrage,
Flotter en cent combats divers,
O vieux témoins de son courage,
Drapeaux, frémissiez dans les airs !

Beaux vallons de l'Andalousie,
Il vous dit adieu pour toujours !
Gardez la mémoire chérie
De sa gloire et de ses amours.
Son œil s'éteint ; la mort cruelle
Affaiblit sa tremblante voix :

(a) « Les Romances composées dans les 12.^e et 13.^e siècles en l'honneur du Cid, ont été chantées dans toute l'Espagne. Transmises long-tems de bouche en bouche avant que d'être écrites, elles furent recueillies au commencement du 16.^e siècle par Fernando del Castillo, et réimprimées en 1614 par Pedro de Florez. Ces vieilles romances, au nombre de soixante-dix, forment en quelque sorte une histoire complète du héros. »

Hélas ! c'est son coursier fidèle
Qu'il veut voir encore une fois.

Il vient le destrier célèbre :
Il reconnaît les étendards ;
Et pâle , sur un lit funèbre ,
Le Cid a frappé ses regards.
Oubliant la guerre et ses charmes ,
Dépouillé du harnais pompeux ,
On vit alors tomber des larmes
De son œil fier et belliqueux.

Alvar combattrait la mort même.
Chimène veut parler en vain :
Muette en sa douleur extrême ,
Du Cid elle presse la main.
Le héros entend les prières
De tous ses amis gémissans :
Le vent , soufflant dans les bannières ,
S'unit à leurs cris impuissans.

Mais quoi ! soudain les cris s'apaisent ,
Tout redevient silencieux :
Le vent , les bannières se taisent ,
Le Cid..... il a fermé les yeux.
Sonnez instrumens de victoire ,
De vos sons couvrez les sanglots ;
Clairons , au séjour de la gloire
Conduisez l'ame d'un héros !

AGLAURE,

Episode d'un poëme ayant pour titre :
PRAXITÈLE , OU LA STATUE DE VÉNU8.
 PAR M. FOUQUEAU DE PUSSY.

C'ÉTAIT parmi les filles de l'Attique
 Dont la beauté se disputait le prix ,
 Qu'on choisissait une vierge pudique
 Pour desservir les autels de Cypris.
 La moindre faute et la moindre faiblesse
 Se punissaient par l'exil ou la mort ;
 Mais les honneurs rendus à la prêtresse
 La consolaient des rigueurs d'un tel sort.
 Fidèle au vœu qu'il fit à Vénus même ,
 Vœu solennel ! Le sage Aristodème ,
 Archonte-Roi , né du sang de Codrus ,
 Se séparant d'une fille qu'il aime ,
 L'a consacrée au temple de Vénus.
 D'un vœu fatal victime intéressante
 La jeune Aglaure , à l'ombre des autels ,
 Voit dans la paix d'une vie innocente ,
 Fuir ses beaux jours , et fille obéissante ,
 N'accuse point les ordres paternels.
 Aux soins divers du pieux ministère
 Elle bornait ses désirs et ses vœux :
 Chaque matin , Vestale solitaire ,
 Elle allumait l'encens religieux ,
 Des rits sacrés célébrait le mystère ,
 Ou dans ses mains apportait sur l'autel

Les

Les Blonds épis, prémices de la terre,
Et les gâteaux pétris d'orge et de sel.

Souvent Aglaure, aux Muses consacrée,
Trompait l'ennui de la longue soirée
Au sein des arts, charme des malheureux,
A la lueur d'une lampe tremblante,
Qui sous la voûte épanche un jour douteux,
Elle touchait sa lyre consolante.
Elle chantait la gloire et les combats,
Jason vainqueur de la mer en furie,
Disait Codrus cherchant un beau trépas,
Et les héros, morts loin de la patrie.
A vos destins elle donnait des pleurs,
Chaste Antigone, ô vous dont la tendresse
D'un père aveugle, accablé de douleurs,
Guidait les pas, soulageait la vieillesse !
Ou sous ses doigts le luth mélodieux
Chantait des cieux l'harmonie éternelle,
Vénus sortant de l'onde maternelle,
Et sa beauté, l'étonnement des Dieux.

Tel son printemps fuyait dans l'innocence.
Aucun désir encore n'alarmait
Le calme heureux de son indifférence,
Et de Vénus, que sa bouche nommait,
Son cœur naïf ignorait la puissance.
Le front couvert d'un long voile de lin,
Aglaure, un jour, offrait, selon l'usage,
Les blancs gâteaux préparés de sa main ;
Ses yeux distraits apperçoivent soudain
Un étranger. à la fleur du bel âge ;
Pâle, des pleurs inondaient son visage ,
D

Ses bras tremblans pressaient l'autel divin.
 Sa piété, sa douleur, sa jeunesse,
 Un air touchant sur ses traits répandu,
 Et sa beauté, tout émeut la Prêtresse;
 Aux maux secrets de ce jeune inconnu
 Déjà son cœur vivement s'intéresse.
 Elle s'approche : « Immortelle Cypris !
 » Les Dieux sont sourds à ma voix suppliante ;
 » Daigne, exauçant la prière d'un fils,
 » Rendre à la vie une mère expirante.
 » Pour la sauver si ce fils doit périr,
 » Ah ! pour sa mère il est doux de mourir ! »

Il dit, tremblant d'espérance et de crainte,
 L'infortuné, d'une touchante voix,
 Soupire encor sa douloureuse plainte,
 Avec respect se prosterne trois fois,
 Pleure et s'éloigne. — Aglaure plus troublée,
 De l'inconnu partageant les malheurs,
 D'un long regard l'accompagne, et des pleurs
 Viennent mouiller sa paupière voilée.
 En s'arrêtant, le fils religieux
 Vers la Déesse élève encor ses vœux.
 Près de l'autel, ô surprise ! il contemple
 La jeune vierge, et son œil enchanté
 Croit que Vénus, propice déité,
 De son aspect vient réjouir le temple ;
 Et sur le marbre il tombe à ses genoux.
 « Jeune étranger, dit elle, levez-vous !
 » Pour m'adorer je ne suis pas déesse.
 » Je suis mortelle, et mon père est mortel,
 » Je déposais l'offrande sur l'autel,
 » Et de Vénus vous voyez la Prêtresse. ».

A ces accens, il se relève ému :

- « Vierge, pourquoi d'une pitié si tendre
- » Honorez-vous le sort de l'inconnu ?
- » Pourquoi ces pleurs que je vous vois répandre ? »
- « - Ne dois-je pas plaindre les malheureux ?
- » Moi-même, hélas ! souvenir douloureux !
- » Tremblante aussi pour les jours de mon père,
- » J'allai prier dans les temples des Dieux ;
- » Mais de Vénus le secours tutélaire
- » Me conserva ce vieillard vertueux.
- » Puisse le Ciel d'un fils combler les vœux !
- » Puisse Vénus protéger votre mère ! »

Elle se tait, rougit, et lentement
 Au sanctuaire Aglaure se retire.
 Muet, frappé d'un long étonnement,
 Il suit des yeux la Prêtresse ; il admire
 Ses traits charmans qu'embellit la pudeur :
 Il fait un pas, il s'arrête, soupire ;
 Et son image est au fond de son cœur.
 Mais tout à coup sa mère languissante,
 Au lit de mort, loin d'un fils gémissant,
 S'offre à ses yeux ; il vole, et pâissant,
 Il a franchi le seuil retentissant.

Depuis ce jour la Vestale inquiète
 De l'étranger garde le souvenir.
 Son ame y goûte une douceur secrète,
 Et de lui seul aime à s'entretenir.
 L'ombre nourrit le trouble qui la presse
 Elle le voit, au milieu des douleurs,
 Pâle, à genoux, les yeux mouillés de pleurs,

Et pour sa mère implorant la Déesse,
La douce paix a fui loin de son cœur ;
Un feu caché le brule et le dévore,
Et sur son front où s'étend la pâleur,
De sa beauté la fleur se décolore.
Elle languit ; sa négligente main
N'entretient plus la myrrhe parfumée,
Le feu pâlit, et le temple divin
Ne reçoit plus l'offrande accoutumée.
Le luth si doux, qui dans l'ombre des nuits,
Pressait le vol des heures fugitives
Reste muet, et les cordes oisives
N'ont plus d'accords pour charmer ses ennuis.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

*Sur MM. Etienne Le Roy, Jean-Baptiste
Raparlier, et François Legendre.*

PAR M. DUHOT.

MESSIEURS,

DEPUIS notre dernière séance publique, nous avons à déplorer la mort de nos collègues Etienne Le Roy, J.-Bapt. Raparlier et François Legendre.

Vous avez désiré que quelques fleurs fussent jetées sur leur tombe, et vous m'avez chargé de vous présenter sur chacun d'eux une notice nécrologique.

Je souscris à vos vœux; je partage votre sensibilité et je m'acquitte, autant par devoir que par sentiment, de la tâche pénible et honorable que vous m'avez confiée.

Vous n'attendez pas de moi sans-doute des éloges pompeux: ils ne conviendraient pas à mon sujet. Je n'ai point à vous entretenir de ces hommes prodigieux qui n'apparaissent que dans l'intervalle des siècles pour étonner et instruire l'univers, mais de citoyens paisibles et estimables qui se sont distingués dans la société par quelques

talens et par beaucoup de vertus. C'en est assez, Messieurs, pour s'être rendus dignes de vous, et vous le prouvez aujourd'hui par le souvenir que vous daignez accorder à leur mémoire.

Etienne Le Roi est né à la Fleche. Ses parens, qui connaissaient le prix de l'éducation le placèrent dans le collège célèbre établi dans cette ville en 1603 par Henri IV, et il répondit à leur attente.

Il fut un des plus forts de son cours, et ce cours, resté en vénération, porte encore aujourd'hui son nom, ainsi que celui d'un de ses condisciples. On parle du cours de Le Roi et de Réfond, quand on cite à la Fleche un cours distingué.

Destiné au notariat, il prit ses premières leçons dans la ville qui le vit naître, et bientôt après il chercha la perfection dans la capitale.

Il s'y trouvait lorsque M. de Fleury, alors Archevêque de Tours, fut promu à l'archevêché de Cambrai.

Ce Prélat, connaissant le mérite du jeune notaire, le nomme son secrétaire et ensuite greffier de son grand bailliage, et procureur à l'officialité.

La révolution arrive ; M. Le Roi se trouve sans place, mais ce ne pouvait être que pour quelques instans ; son mérite, qui lui restait, devait bientôt l'indemniser de ce qu'il avait perdu.

Il recherche le titre d'avocat et l'obtient :

Il postule une charge de notaire, qui lui est aussitôt accordée.

Par sa conduite louable et modérée, il force ses concitoyens à l'estimer, et bientôt il fut successivement greffier du juge de paix, membre du conseil municipal, électeur notable départemental, et président de section dans une assemblée électorale.

Ces divers titres l'ont flatté sans doute, parceque jamais on n'est insensible à l'estime de ses compatriotes ; mais, ce qui toujours le flatta davantage, ce fut le choix particulier que ses confrères firent de lui pour la présidence de leur chambre de discipline, parceque, pour mériter cette confiance, il ne faut pas seulement jouir d'une réputation d'homme probe, il faut encore être individuellement connu et apprécié.

L'estimable confrère dont j'ai maintenant à vous entretenir, (*M. Raparlier*), se présente à vous avec moins d'éclat, mais non avec moins de probité et de lumières.

Il n'a jamais recherché de fonctions publiques, qui d'ailleurs auraient été incompatibles avec sa profession, et il s'est contenté de s'adonner totalement, avec le plus grand zèle, à la pharmacie qu'il avait apprise sous un grand maître ;

(Baumé , alors démonstrateur de chimie expérimentale à Paris).

Ce savant, qui sut distinguer son élève, lui confia le soin de son laboratoire, et s'en rapportait à lui pour les opérations qui demandaient une sagacité particulière.

Revenu dans nos murs, au sein de sa famille, M. Raparlier cultiva son art avec distinction.

Il se livra à l'étude de la botanique et de la chimie, et ses connaissances le rendirent recommandable à ceux qui eurent l'avantage de le connaître.

Il est une époque dans sa vie qui fait honneur à son discernement; c'est celle où une révolution mémorable s'opéra dans la chimie, et en fit une science toute nouvelle.

Jusques-là on avait enseigné la théorie du phlogistique, établie par l'illustre Staahl, et elle paraissait tellement inébranlable qu'on était loin de s'attendre qu'elle pût un jour être renversée.

Tout-à-coup cependant, vers la fin du dernier siècle, apparaît un savant fameux, (l'immortel, mais trop malheureux Lavoisier), qui, reculant les bornes de l'art, découvre et enseigne la chimie pneumatique.

Elle était à peine née qu'elle s'éleva

avec le plus grand éclat sur les ruines du phlogistique.

Les savans s'agitent.

Les Chaptal, les Fourcroy embrassent la nouvelle doctrine.

D'autres chimistes, regardant les innovations comme des pas retrogrades dans la science, se rendent les apologistes des anciens principes.

Baumé, l'illustre professeur de Raparlier, prend ouvertement parti contre la nouvelle doctrine, et il semble qu'il devait attacher à son char son ancien disciple. Mais non; Raparlier est observateur. Il regarde les préjugés comme funestes à la science. Il passe toutes les théories au creuset de l'examen, et malgré qu'il en coûte, surtout à un âge déjà avancé, de faire le sacrifice des connaissances que l'on a acquises dans sa jeunesse, rien ne le rebute dès qu'il s'agit d'agrandir le domaine des expériences. Il se livre à de nouvelles études, il reconnaît la supériorité du second système sur le premier, et il ne balance pas à l'adopter, à le professer.

Enfin, on peut dire encore de M. Raparlier que, dans la botanique, il n'était point un homme ordinaire. La belle collection qu'il fit d'une multitude de plantes cryptogames, ainsi que les notes intéressantes qu'il fournit à l'auteur de la Botanographie belge sur

les végétaux qui croissent aux environs de Cambrai en font foi. Il était d'ailleurs tellement connu pour faire, du règne végétal, son étude de prédilection, que des médecins distingués, quoiqu'étrangers à notre cité, envoyaient à son école les jeunes élèves qui montraient des dispositions pour cette science.

Maître *Legendre*, né à Abbeville de négocians honnêtes, obtint à Saint-Quentin les honneurs de la magistrature. Il y remplit pendant un certain tems les fonctions de juge.

Mais est-ce bien sous cet aspect que je dois le considérer près de vous ? et n'est-ce pas plutôt sous les rapports qui l'ont fait admettre dans votre sein ?

Legendre, avocat estimé, écrivait avec facilité et parlait de même.

Son langage avait de la netteté et une sorte d'élégance.

La nature l'avait favorisé d'un organe sonore et flatteur qui jetait beaucoup de charme dans ses discours.

Il se livrait à l'étude de la littérature et y avait acquis des connaissances.

Il avait l'imagination vive et ardente, et versifiait avec quelque intérêt.

Son séjour dans la capitale lui avait fait connaître *Andrieux* et *La Harpe*, et le commerce qu'il avait eu avec ces

deux littérateurs célèbres , rendait sa conversation plus animée , plus fleurie , et par conséquent intéressante.

Tel est , Messieurs , le modeste éloge funèbre que j'ai tracé par vos ordres pour honorer la mémoire de trois confrères que vous regrettez.

En permettant que leur nom soit prononcé en public, ce n'est point un sentiment d'ostentation qui vous anime ; mais bien un juste encouragement que vous désirez donner aux amateurs des arts et des belles-lettres.

Suivez, Messieurs, dans l'intérêt des sciences et du genre humain , cette noble émulation. Rendez de toutes parts l'ignorance honteuse ; propagez sans cesse le goût de l'instruction ; illustrez tous les talens , et bientôt , si vous êtes secondés par d'autres Sociétés savantes , l'homme sera partout digne de l'homme.

OBSERVATIONS

recueillies dans un voyage en Italie,

PAR M. LATOUR DE S.t IGEST.

MESSIEURS,

PARLER de l'Italie n'est-ce pas s'exposer au double danger de répéter ce qui a déjà été dit, et d'ennuyer ceux qui nous lisent ou qui nous écoutent : cependant la matière est riche, riante et fertile ; peut-être me suis-je fait illusion, mais dans un tems où je pouvais disposer de tous mes momens, et l'imagination remplie de souvenirs, je pensais qu'il me serait facile en les retraçant de leur donner un but utile ; si quelque agrément se rattache à ce travail qui n'est encore qu'ébauché, je le devrai seulement aux objets riants ou curieux que j'aurai dû peindre ; je vais choisir plusieurs chapitres dont le sujet m'a paru présenter de l'intérêt, et pouvoir du moins occuper agréablement quelques instants.

Ceux qui ont écrit sur la Toscane, ce jardin charmant de la délicieuse Italie, ont mérité souvent le reproche de

partialité ; plusieurs même , celui de prévention défavorable.

Les uns ont tracé leurs ouvrages sur l'Italie, après avoir pris quelques notes en courant dans leurs chaises de poste : les autres ont jugé le peuple italien dans les salons dorés de Milan, de Florence et de Naples ; ceux-ci ont attribué à la richesse du sol ce qui était le résultat de l'industrie ; ceux-là ont loué les habitants pour une abondance dont une inépuisable fertilité avait tout le mérite ; enfin, quelques uns , en langage poétique , ont tout admiré outre mesure, tout porté aux nues ; ils sont restés en extase à la vue d'un marbre sans mérite, ou d'une ruine sans souvenirs, et se sont efforcés de faire partager leur ivresse à leurs lecteurs ; les autres, en plus petit nombre, ont tout blâmé avec une aigreur qui semble l'effet d'un accès de fièvre bilieuse, ou de mauvaise humeur, ou peut-être encore d'un projet de voir tout en noir , parceque tout avant eux a été vu en couleur de rose.

Habitudes.

Les habitudes de tous les peuples ne peuvent pas être les mêmes : elles sont et doivent être modifiées par le climat, le caractère, l'éducation et les lois. Leur contraste plus ou moins frappant , excite parmi les nations le mécontentement

de toutes; chacune désaproouve ou blâme ce qu'on fait ailleurs que dans son pays, par cela seul qu'on n'y vit pas ainsi, ou qu'on y vit tout différemment. Faisons taire la prévention nationale; et si je ne craignais de donner à un reproche, qui peut être une utile leçon, l'apparence de la satire, je dirais à mes compatriotes que dans ce concours d'amour propre national, ils semblent l'emporter sur leurs voisins, dans la manie de blâmer et de tourner en ridicule les habitudes étrangères.

Qui n'a pas entendu un Français dire galamment à une Anglaise, à une Allemande, ou à une Italienne, *vous avez toute la grace et l'amabilité d'une Française..... Il n'est personne qui ne vous prêt pour une Parisienne..... Quelle élégante parure! C'est le goût français dans toute sa pureté!.....* Convenons qu'on ne peut pas être plus poliment impertinent, je dis poliment, car l'intention de ce louangeur maladroit, est d'être agréable, et de dire quelque chose de flatteur et d'obligeant.

Chaque peuple l'emporte sur ses voisins par quelques avantages particuliers. Chacun, dans cette lutte, est tour à tour vainqueur et battu. L'homme sage les étudie, les fait comparaître à son tribunal; rit quelquefois de leurs prétentions et de leur orgueil exclusif, ou de leur mépris plus ridicule encore; les

apprécie, distribue ses éloges sans partialité. L'homme adroit et poli se fait aux habitudes du peuple qu'il visite, qui peut-être après tout, ne l'étonnent que par leur nouveauté; ne heurte jamais l'orgueil national par un rapprochement désavantageux, loue ce qui est bien, se tait sur ce qui le choque, et s'insinue dans tous les cœurs par un infailible moyen.

Les Toscans vivent en général avec plus de faste que d'agrément. Ils donnent plus à l'ostentation qu'au véritable plaisir de la vie. Leurs palais sont beaux, mais beaucoup trop vastes. Les ameublemens furent riches autrefois, mais leur ancienneté contraste avec le goût moderne. Les tapisseries pourraient mériter le même reproche aux yeux de ces Sybarites qui suivent le char rapide de la mode: l'usage des papiers peints est à peu près inconnu, mais il est bien avantageusement remplacé, selon moi, par les peintures à fresque. Solidité, éclat, coloris et pureté du dessin, tels sont les avantages de ce procédé qu'on est étonné et fâché de ne pas voir plus généralement adopté ailleurs qu'en Italie. Dans ce pays, pour une modique somme, un peintre aussi misérable qu'habile couvre les murs de vos appartemens des plus charmans paysages. Les sites les plus riants, souvent même ceux qui vous rappellent le bonheur, ou les jours

heureux de votre enfance ; des vues pittoresques et sauvages, une scène champêtre, des ruines, une foire brillante, une fête de village, une marine ; tels sont les tableaux que vous pouvez avoir à peu de frais sous les yeux : ces images d'une exécution plus ou moins brillante et correcte, réjouissent l'ame, l'émeuvent, et sont bien préférables à ce perroquet ou cette fleur mille fois répétés grossièrement sur le papier.

Les plafonds, presque tous peints, ajoutent encore au charme aérien de cette décoration. Ce qui, à mon gré, y met le comble, c'est le carrellement *en stuc*, et qu'on peut dire jetté au moule et tout d'une pièce. Quelquefois ce sont des milliers de fragmens irréguliers de marbre de toutes les couleurs, semés dans un ciment coloré, et qui a le poli et l'aspect du granit. D'autres fois, ce ciment peint par un artiste habile, vous retrace un tableau qui vous enchante, et qu'à regret vous foulez aux pieds. Combien nos parquets de bois de chêne sont mesquins auprès de semblables mosaïques !..... L'hiver, on les couvre d'un tapis ; pendant l'été, on jouit de leur fraîcheur. Les couleurs sont-elles flétries par la poussière ? une éponge imbibée d'eau leur rend le lustre et la vivacité.

Les gens riches ont assez généralement
deux

deux appartemens ; l'un au premier et plus souvent encore au second étage , est habité pendant l'hiver , l'autre au rez-de-chaussée ne sert que dans la saison chaude. Un étranger s'étonne avec quelque raison qu'une grande dame se loge de préférence aussi haut , lorsque le premier étage semble abandonné à la dévastation des rats ; mais presque toujours ces pièces beaucoup trop vastes , quoique susceptibles d'une plus commode distribution demanderaient de grandes dépenses , et rendraient alors inutile l'appartement supérieur. Peut-être me trompai-je , mais je crois que la vanité trouve son compte à cet arrangement , dont la fatigue fait tous les frais. Ces salles immenses , leur décoration gothique et guerrière , rappellent au propriétaire la fortune de ses ayeux . ou le rôle important qu'il jouait jadis dans son pays ; cette raison peut être fort bonne pour lui , mais celui qui le visite aimerait bien autant monter cinquante marches de moins pour avoir le plaisir de le rencontrer. Le désagrément devient plus sérieux encore , lorsqu'au bout de la carrière on lui dit que la maîtresse ou le maître de la maison est absent. Et qui croirait que dans un pays où de nombreux et inutiles valets sont le principal luxe , l'usage des portiers est à peu-près inconnu ? Ce n'est donc que dans l'anti-chambre qu'on peut apprendre

E

si on est reçu, et il y a souvent bien loin de la porte cochère à cette pièce. Les seigneurs Toscans ne pourraient-ils pas méthamorphoser en portier un de leurs domestiques, comme nous faisons tant de suisses avec des paysans de Gonesse ou de St.-Cloud? Leur service n'en souffrirait pas, car je crois qu'à fortune égale, les valets sont, en Toscane, deux fois plus nombreux qu'en France.

Cependant, dans ces hôtels (*Palazzi*) on vit avec une parcimonie qui fait trop ressortir, peut-être, un faste extérieur de valetaille, de voitures et de chevaux.

Caractère.

Le Toscan est généralement doux, spirituel et fin, il a du bon sens; toujours poli, surtout avec les étrangers, lors même qu'il les accueille peu, ou qu'il ne recherche pas leur société; il laisse rarement échapper l'occasion de dire quelque chose d'aimable ou de flatteur. Le compliment n'est pas toujours au fond de son cœur, je le sais, mais le motif prend sa source dans un caractère facile, et dans le désir d'être agréable: un français peut-il d'ailleurs blâmer avec austérité, ce qui tourne au profit des agrémens de la société, qui lui prête un nouveau charme, qui plait à tout le monde et ne trompe personne. La flatterie à petite doses'insinue doucement

dans notre ame et fait toujours son effet; exagérée elle est repoussée par l'esprit juste, mais alors même, il sait gré de l'intention.

Vous balbutiez la langue italienne, et chacun vous dit que vous parlez comme un Toscan: il n'en est rien, vous le savez, mais ce mensonge qui ne fait tort à personne vous encourage, et vous fait surmonter le plus grand obstacle qu'on ait à vaincre en apprenant une langue étrangère, je veux dire la timidité.

Vaudrait-il mieux donner du ridicule, comme ferait certain peuple dans ce cas? Aimeriez-vous mieux qu'imitant une autre nation, trop franche, peut-être, l'Italien vous dit que vous ne prononcerez jamais passablement sa langue et vous répondît toujours dans la sienne, si vous lui parlez la votre? mais la douceur paraît être la marque distinctive de son caractère; les fêtes publiques, les réunions les plus nombreuses, dans les rues, aux théâtres, dans les cabarets, qui sont pour les autres peuples de l'Europe des occasions de querelles et de combats, font ressortir au contraire, cette qualité précieuse. Ce n'est pas que ces hommes si doux soient toujours d'accord entr'eux; mais tout se borne au babil, aux cris, quelquefois aux injures; ce sont les dernières limites que ne franchit jamais sa

colère et comme l'Italien est vif, criard et gesticulant, ses disputes sont la vraie pantomime d'un combat, si ce n'est les coups qui en sont bannis. Laissons les boxeurs anglais se crêver les yeux, ou se casser les dents, les férailleurs français s'éventrer en riant, les flegmatiques hollandais espadonner avec leurs couteaux et se tatouer le visage; mais louons le Toscan qui, cédant à sa colère, la satisfait sans en être puni par un adversaire plus fort, ou par un tribunal correctionnel.

Ces habitudes douces et polies se manifestent, surtout, dans ces courses et ces jeux publics qui réunissent dans une enceinte quelquefois très resserrée, une foule immense; chevaux, voitures, hommes, femmes, enfans, tout chemine, circule, sans altercation ni le moindre accident; et s'il en arrive, c'est depuis que la police ultramontaine est venue, mêlant des bayonnettes à ces jeux, épouvanter les hommes et les animaux.

Le 16 Août, je vis une course de chevaux sur la belle place *de Siène*; avant qu'elle commençât, une foule immense couvrait la lice, les spectateurs paraissaient entassés l'un à côté de l'autre; je ne concevais pas comment on rendrait libre le chemin que devaient parcourir les coureurs; cinq ou six gendarmes,

partirent de front et au galop pour vider l'espace destiné à la course ; la foule s'ouvrait devant eux , et semblable aux flots que fend un barque légère , elle se refermait dès qu'ils étaient passés ; ils eussent couru ainsi bien longtems encore sans obtenir ce qu'ils souhaitaient. L'usage permettait de se promener jusqu'à ce que l'explosion d'une boîte avertit chacun de s'éloigner de l'arène ; et chacun obéissait à cette innocente coutume ; le signal est donné , et moins d'une minute avait suffi pour vider le terrain destiné pour la course. (*Palio*).

Celle-ci étant d'une espèce particulière , c'est ici le moment d'en parler. Son usage se lie aux souvenirs d'une grandeur passée , et rappelle aux Siénois des guerres , cruelles sans-doute , mais aussi les exploits de leurs ancêtres ; cette fête , toute nationale , et qui semble démentir l'urbanité et la douceur de ce peuple , a son excuse dans les tems dont elle reproduit la mémoire.

La place a la forme d'un fer à cheval ; les bâtimens qui en marquent l'enceinte ont tous de l'élévation , quelques uns sont d'une forme élégante et moderne ; plusieurs autres , construits dans le moyen âge , et rappelant l'architecture gothique , prêtaient un nouveau charme à cette course un peu barbare. Les maisons

tapissées, les fenêtres décorées extérieurement de rideaux de soie de diverses couleurs, des milliers de femmes charmantes, leur parure élégante, leur agaçante gaité, la foule immense qui couvrait la place, les transports de ce peuple démonstratif, tout portait l'empreinte du bonheur, et l'aurait communiqué à l'être le plus flegmatique.

Le signal se fait entendre ; chacun s'éloigne du terrain que doivent parcourir les combatans ; une musique guerrière les précède et va traverser la lice ; elle est suivie des coureurs (*fantini*) portant chacun les couleurs et la bannière de sa paroisse ; puis viennent les chevaux caparaçonnés mais sans selle ; le cortège est fermé par un énorme charriot qui fut pris jadis aux florentins dans une de ces guerres qui désolèrent la Toscane.

Les lois de cette course sont assez bizarres ; chaque coureur, armé d'un nerf de bœuf qui lui sert à presser son cheval, et à ralentir celui de son concurrent, peut même frapper son rival, le démonter ; et je vous assure que tous usent largement de cette permission. Le prix appartient à celui qui, après avoir fait trois fois le tour de la place, arrive le premier au but. Si même le cheval d'un de ceux qui ont été jettés bas touchait le but avant ses camarades, il

serait proclamé vainqueur et il partagerait la gloire avec sa paroisse, en laissant le prix à son cavalier. La lice est fermée de droite et de gauche dans toute son étendue, excepté vis-à-vis une des rues qui aboutissent à cette place. L'adresse du combattant consiste à maintenir son cheval dans la voie, et à favoriser par des coups la grande envie qu'ont les autres coursiers de se soustraire par cette trouée au nerf de bœuf, aux cris, aux huées et à l'effroi. Tout cheval qui a quitté l'arène perd ses droits à la couronne.

Il faut avoir été témoin de ce spectacle pour se faire une idée de l'intérêt qu'il inspire aux Siénois..... Les chevaux partent : tout cesse, affaires, discussions politiques, œillades, regards tendres, conversations amoureuses, tout cède au désir de la gloire qui peut rejaillir sur la paroisse du vainqueur..... Chacun, le corps penché, suit de l'œil, le coursier qui l'intéresse ; par des cris mille fois répétés, exprime sa crainte ou son espoir, et par le balancement de son mouchoir semble lui tracer sa route, ou lui donner des ailes pour arriver au but..... Mais qui peindra le bonheur, ou plutôt l'ivresse du parti victorieux ?..... Cheval et cavalier sont baisés, caressés, applaudis avec transport ; vieillards, femmes, enfans tous

Ils saluent du schâl ou de l'éventail; enfin l'un et l'autre sont conduits et presque portés par la foule, dans l'Eglise dont l'on remercie le patron en présence des vainqueurs, comme d'une victoire qui aurait sauvé l'état. Le coureur reçoit le prix, se console des coups de nerf de bœuf que lui coute la victoire, et dont sa figure porte souvent les marques, en pensant à ceux qu'il a distribués et chacun se retire heureux et content.

Puisque nous avons parlé de courses de chevaux, nous ajouterons quelques détails qui ne sont pas généralement connus et qui ne seront pas sans intérêt; mais avant, nous ferons remarquer que cet exercice dans lequel l'homme superficiel ne voit qu'un spectacle, ou une occasion de tenter les hazards de la fortune, peut influer sur un des canaux de la prospérité publique, en provoquant des améliorations dans les races de chevaux, et le perfectionnement d'une variété que réclament les plaisirs de la promenade ou de la chasse, et les dangers de la guerre, et qui, par conséquent, doit, par l'exportation de ses produits, appeler le numéraire étranger. Chacun sait que les Anglais n'épargnent aucune dépense pour avoir par leurs juments la postérité des étalons célèbres par la vitesse de leur course, dans les annales de *Newmarket*, tels que le Snap,

le Chrysolite, le Masque, le Chillaby, l'Eclipse. En 1776, les sauts de ces deux derniers furent payés cent guinées; chacun de ces deux chevaux unis à 32 juments rapporta donc à son maître plus de 72 mille francs cette année.

C'est aux chevaux arabes que l'Angleterre doit l'amélioration primitive de ses races; mais peut-être tous les Anglais ne savent-ils pas que le premier étalon qui y fut employé avait été acheté à Paris comme cheval de réforme et pour 18 louis, par le lord Godolphin: depuis ce tems, hélas! nous avons acheté ses descendants à des prix effroyables. On peut citer *le Roi Pepin* qui coûta 1700 louis, et qui fut revendu au marché aux chevaux 72 francs, dans les premières années de la révolution.

Il n'est personne qui n'aime ce bel animal dont Buffon nous a tracé un portrait si ressemblant et si sublime. Puisque sa vitesse est une de ses plus précieuses qualités, peut être entendra-t-on avec plaisir les exemples de cette vélocité qui étonne ceux même qui en sont témoins.

Un cheval est réputé vite, quand il parcourt environ trente pieds par seconde, et vigoureux, à proportion qu'il soutient cette course plus long-tems.

Le 29 Octobre 1754, le lord Powerscourt, alla de la dernière maison de

Fontainebleau à la barrière des Gobelins , en une heure 37 minutes 42 secondes , sur deux chevaux ; il fit 10 lieues , ou 27 pieds 10 pouces par seconde.

Dans les courses de Newmarket , les bons chevaux parcourent la carrière de 3304 toises en 475 ou 476 secondes. Ce qui fait plus de 41 pieds 8 pouces par seconde , et à raison de 10 lieux 758 par heure. Le Childres parcourut une carrière droite de 3482 toises en 7 minutes et demie , ce qui fait 45 pieds 5 pouces par seconde.

Les Anglais disent que le Sterling à fait quelquefois le premier mille de 826 toises en une minute ; ce qui ferait environ 82 pieds par seconde. On peut croire qu'il y a erreur dans le calcul d'une vitesse si supérieure à celle des meilleurs chevaux. Ce serait à la lettre , aller plus vite que le vent , puisque , selon le calcul de Derham , la vitesse du vent le plus impétueux en Angleterre , est de 66 pieds par seconde.

Mais je m'apperçois que cette digression m'a fait quitter la Toscane et j'y rentre pour peindre rapidement une chasse peu connue dans les autres parties de l'Europe.

Qui penserait que ce délicieux pays renferme une contrée presque inhabitée et couverte de marais qui portent pendant l'été la mort et la dépopulation

dans les campagnes, auxquelles la nature a prodigué tous les élémens de la richesse et de la fécondité ? Tel est pourtant le sort de la partie de la Toscane qui avoisine la mer depuis Livourne jusqu'à Civita-Vecchia : ces marais immenses et leurs forêts de roseaux sont pendant l'automne l'asile des sangliers et de leurs nombreuses familles. Qu'on se figure une plaine assez étendue, traversée par un très large fossé, qui jadis servait de canal pour l'écoulement des eaux vers la mer. Ce fossé, sur le revers duquel sont placés les chasseurs, est parallèle aux repaires des sangliers et en est éloigné d'une lieue. Des hommes habitués à surveiller les immenses troupeaux de vaches, de buffles et de chevaux errants toute l'année dans ces paturages solitaires, montés sur de vigoureux coursiers dont la tournure et l'équipement rappellent ceux des cosaques, se placent de manière à garder les flancs de l'espace que parcourront les sangliers, à les forcer de courir droit devant eux, et de se diriger vers les chasseurs. Ce ne sera pas la seule fonction de ces cavaliers : il en est une autre qui prouve leur adresse et qui fait le principal plaisir de cette chasse : ils doivent en poursuivant ces animaux sauvages, lancer sur leurs têtes et à l'aide d'un long roseau, le nœud coulant d'une corde longue de cinquante à soixante pieds dont

l'autre extrémité est fixée à l'arçon de la selle. Accoutumés à prendre de cette manière, et presque chaque jour, ceux des bestiaux commis à leur garde, qui sauvages et farouches cherchent à se soustraire à leur poursuite, ils ont acquis un long usage de cet exercice et une adresse vraiment admirable.

Tout est prêt, le signal est donné et déjà le feu est mis à cette forêt de roseaux; il pétille, se communique avec rapidité et présente dans peu d'instans un vaste incendie : les sangliers effrayés fuyent de toute part; les cavaliers par leur présence et par leurs cris les contiennent dans la carrière qui leur est destinée et qui ne leur présente d'autres moyens de salut que la fuite à travers la plaine découverte : ils se décident et s'élancent; la flamme, les tourbillons de fumée, les cris des chasseurs leur donnent des aîles, les cavaliers courant à toute bride s'efforcent de leur lancer le fatal cordon; quelques sangliers sont ainsi pris vivants et les autres arrivant au fossé non moins funeste, y sont fusillés par les tireurs.

ODE A UN JEUNE POETE.

« Ejicienda , herclè , hæc est mollities animi. »
Terent.

PAR M. DELCROIX.

TEL, éloigné des camps, dans une île ennemie ,
Oubliant l'Idumée et perdant ses beaux jours ,
Renaud , né pour la guerre , abandonnait sa vie
A de molles amours.

Mais d'un guerrier fidèle entend-il le langage ?
Il frémit du repos où languissait son bras ;
Et secouant les fers d'un honteux esclavage ,
Il revole aux combats.

Tel, sortant tout-à-coup d'un sommeil léthargique,
Mon esprit abattu se ranime à ta voix ;
Tel , je semble renaître , et mon luth poétique
Résonne sous mes doigts.

Loin donc, ô vains plaisirs ! ô trompeuse mollesse !
Infidelle à la gloire et délaissant son art ,
L'élève d'Apollon qui cède à votre ivresse
En gémira trop tard.

Un bel arbre est connu sur un lointain rivage :
L'imprudent voyageur , traversant les forêts ,
Se repose , un moment, sous son perfide ombrage
Et s'endort pour jamais.

Ses pas allaient chercher des climats qu'on ignore;
Mais sa course est finie et ses vœux sont déçus.
Le doux chant des oiseaux salue en vain l'aurore :
Il ne s'éveille plus.

Tel est , ô Volupté ! ton charme redoutable.
Dans tes bras caressans malheureux qui s'endort !
Pour lui plus d'avenir... Ce sommeil agréable
Est un sommeil de mort.

En des sentiers fleuris , Enchanteresse habile ,
Un autre ira goûter tes dangereux attraits.
Du Pinde osons tenter l'approche difficile
Et ses âpres sommets.

Ah ! loin qu'un vain obstacle, ami, nous décourage,
D'un glorieux péril acceptons la moitié.
Nous aurons pour soutien , dans ce hardi voyage ,
La voix de l'amitié.

Que si d'un froid censeur l'impuissante menace
Traite un louable espoir de fol aveuglement ,
On nous verra du moins, ou vaincre avec audace,
Ou tomber noblement.

(79)

Séjour de Mnémosyne , un temple magnifique
S'élève au loin , formé du marbre le plus pur ;
Et l'œil voit resplendir au-dessus du portique
Un ciel toujours d'azur.

C'est là que l'univers , par un égal hommage ,
Honore les héros et ces chœurs divins
Dont les écrits fameux ont instruit d'âge en âge
Et charmé les humains.

Des esprits généreux et l'amour et l'exemple ,
Ils trouvent dans la gloire un prix à leurs travaux.
Le Temps, vaincu par eux, sur les marches du temple
A déposé sa faux.

Eh quoi ! désabusés au sein de la jeunesse ,
Perdrons nous pour toujours ce brillant avenir ?
Il est , il est encore aux rives du Permesse
Des palmes à cueillir !

Ah ! renaissiez en moi , noble et brûlante flamme ,
Céleste enchantement du vulgaire ignoré ;
Renaissiez ô transports ! vous qui ravissez l'âme
Du mortel inspiré.

Le Poète , fuyant un repos qui l'outrage ,
Ne saurait voir son nom dans l'ombre enseveli :
Il chante et , consolé , repousse au loin l'image
Du dévorant oubli.

R A P P O R T S

DES COMMISSIONS

sur les ouvrages envoyés au concours. (a)

PREMIER RAPPORT.

M E S S I E U R S ,

VOUS avez renvoyé à votre commission d'agriculture l'unique mémoire qui vous a été adressé, sur le moyen de découvrir, sans recourir aux procédés chimiques, en quelle proportion se trouvent mélangées, dans un terrain, les terres siliceuse, argileuse et calcaire.

(a) Des ouvrages envoyés au concours, un seul ayant été distingué par la Société, il n'a été donné lecture dans la séance publique que du rapport relatif au précis sur Balagny. Nous le faisons précéder ici de deux rapports rédigés, le premier au nom de la commission d'agriculture, par *Mgr. Belmas, Evêque de Cambrai*, et le second, par *M. Latour de St. Igest*, au nom d'une commission chargée d'examiner la notice sur les Nerviens.

Organe

Organe de cette commission , je viens soumettre à vos lumières et à vos jugemens ce qu'elle pense elle même du mémoire qu'elle a examiné.

L'auteur y propose trois moyens d'atteindre le but désiré.

1.° Il croit que l'on peut y arriver en faisant recueillir dans un champ , une certaine quantité de pierres , et séparer ensuite , les unes des autres , les siliceuses ou quartzeuses , les argileuses et les calcaires : il assigne pour cela à chacune d'elles les caractères qui les distinguent. Il veut qu'en comparant leurs quantités respectives , on juge par la prédominance d'une espèce de pierres sur les autres , quelle est aussi la terre qui domine dans le champ.

Pour entendre cette partie du mémoire et pour juger de la valeur du moyen proposé , il faut savoir que , selon son auteur , toutes les terres qui existent ont été originairement formées par des dépôts ou par des alluvions ; que ces terres sont le produit ou le résultat des frottemens qu'ont éprouvés les pierres , lesquelles constamment altérées et broyées , soit par les vicissitudes et l'effet alternatif des saisons , soit par la main des hommes , abandonnaient successive-ment à leur sol ce qu'elles perdaient en grosseur , c'est-à-dire , leur croute

F

ou superficie , et leurs couches concentriques : de sorte qu'avant ces frottemens et la trituration qu'ils ont produite , le globe terrestre n'était sans doute qu'un énorme bloc de pierre.

Votre commission a regardé comme étranger à son objet de discuter les fondemens de cette supposition , dans laquelle il serait bien difficile d'expliquer comment les différentes espèces qui composent le règne animal ont pu vivre sur le globe , lorsque le sol qu'elles foulaient , n'étant encore que pierre , se refusait à la végétation ; ou bien comment elles y seraient arrivées avec les diverses sortes de semences et de plantes , lorsque la trituration et le mélange nécessaire ayant été opérés , ces dernières ont pu avec succès être confiées à la terre.

Mais en admettant même la supposition , il est évident que le premier moyen proposé ne peut être employé pour les terres qui ne sont point caillouteuses. L'auteur reconnaît qu'il en existe ; il en fait une de ses divisions principales. Il est aussi évident que ce moyen est fautif et doit nécessairement induire en erreur , pour les terres caillouteuses.

Il est incontestable en effet que les pierres sont inégalement dures ; que les calcaires sont infiniment plus tendres que les siliceuses ; que celles-ci doivent

donc opposer une plus grande résistance à l'action triturante ; que celles-là doivent abandonner plus facilement leur croute ou chemise. Il suit de-là que les *détritus* argileux et calcaires doivent entrer , dans une plus grande proportion que les siliceux , dans la terre qu'ils auraient composée. Il suit de-là que quand même les pierres auraient été également réparties d'abord sur un sol , il est arrivé ou bien il doit arriver un temps , où les vicissitudes et modifications dont parle l'auteur , auront entièrement trituré les argileuses et les calcaires , tandis qu'elles auront laissé subsister , au moins en grande partie , les siliceuses.

Si , employant alors le moyen proposé par l'auteur , on recueille les cailloux qui ont survécu , on devra en conclure que la terre siliceuse domine dans le champ dont on veut reconnaître les principes constitutifs. Il n'y a personne qui ne voie combien cette conséquence serait contraire à la vérité , et dangereuse pour la pratique de l'amendement des terres.

Il faut convenir que l'auteur du mémoire propose ce moyen , comme ne présentant qu'un certain degré de certitude ; et trop peu exact pour remplir vos vues. Vous jugerez vous mêmes , d'après ce que je viens de dire , s'il ne leur est pas contraire.

Je passe au second moyen qui consiste

à prendre, dans différens endroits du champ qu'on veut essayer, un plein panier de terre que l'on fait ensuite sécher, cribler et piler, chez le pharmacien voisin, si l'on n'a pas chez soi de mortier et de pilon. Cette terre, réduite en poudre très fine et prise en plus ou moins grande quantité, mais pesée bien exactement, est jettée dans une caraffe ou vase de verre : on la baigne d'acide nitrique, de sorte qu'elle en soit recouverte à la hauteur d'un écu. On laisse calmer l'effervescence qui s'établit d'abord, si la poudre soumise à l'opération renferme de la terre calcaire. On verse ensuite de l'eau claire dans le vase : on l'agite fortement : il se fait une nouvelle effervescence qui met la matière calcaire en suspension dans le liquide ; on laisse reposer le tout ; et l'on verse ensuite doucement et avec précaution, le fluide qui emporte avec lui toute la matière calcaire.

Après avoir fait sécher le résidu, on le pèse ; et le déchet indique combien la terre soumise à l'expérience en contenait de calcaire. Des lotions sagement ménagées séparent ensuite l'argile de la silice, dont le poids, lorsqu'elle est desséchée, achève d'indiquer en quelle proportion les terres se trouvaient mélangées.

On pourrait peut-être assurer que ce

second moyen, quoique préférable au premier, ne donnerait pas, même approximativement, le résultat que l'on cherche. En effet, si après l'addition de l'eau claire dans le vase, on laisse reposer le tout, il paraît bien difficile que la décantation sépare absolument une terre de l'autre, surtout la calcaire de l'argileuse. Si l'effervescence a mis en mouvement les molécules de la première, la forte agitation prescrite par l'auteur y a mis aussi les deux autres. Il est vrai que le repos leur permet ensuite d'aller prendre, au fonds du vase, le rang que leur assigne leur gravité spécifique. Mais elles n'y tiennent pas assez fortement, pour que la décantation ne le fasse point quitter aux premières couches de l'argile qui occupait le second rang, pour suivre les parties grossières du dépôt calcaire. La ligne de démarcation qui les sépare n'est point assez prononcée, pour que l'œil puisse la reconnaître; et surtout pour que la main s'y arrête dans la décantation.

Mais vous aurez d'ailleurs sans doute un autre reproche à faire à ce second moyen. La séparation de la terre calcaire, la plus difficile à séparer des deux autres, cette séparation, dis-je, se fait au moyen de l'acide nitrique. L'emploi de ce réactif, les diverses manipulations prescrites, donnent à ce moyen un aspect de procédé chimique, que repoussent

les conditions du problème à résoudre.

Je passe au troisième. Il consiste à prendre une certaine quantité de la terre qu'on veut essayer; à la pétrir avec l'eau nécessaire, pour en faire de petites pelottes qu'on fait sécher à l'ombre. On les jette ensuite dans le feu où seront consumées toutes les parties animales, végétales et pyriteuses; de sorte qu'il ne restera plus que les terres siliceuse, argileuse et calcaire; cette dernière étant convertie en chaux.

Que l'on pèse les pelottes dans cet état; qu'on les pile grossièrement; qu'on les baigne dans un vase; l'eau qu'il contient deviendra laiteuse, se chargeant de la chaux que l'on séparera, par la décantation, des deux autres terres. Celles-ci seront ensuite traitées comme dans le second moyen. L'auteur ajoute qu'on peut éprouver les deux derniers moyens dans son cabinet.

Ce que l'on peut dire, sans en avoir fait l'expérience, c'est que la chaleur nécessaire, pour convertir en chaux toute la terre calcaire contenue dans la pelotte, pour chasser du cœur ou centre de cette pelotte les dernières portions d'acide, qui tient alors fortement à la base, cette chaleur, dis-je, peut durcir l'argile, au point qu'elle étincèle sous le briquet, qu'elle raye le verre; ou du

moins au point qu'elle ne puisse pas se diviser dans l'eau. Alors il serait impossible de la séparer de la silice, par les lotions ultérieures que prescrit l'auteur.

Si l'on n'a pas assez poussé le feu pour durcir à ce point l'alumine, si elle peut encore se diviser dans l'eau, elle s'y mêlera avec la chaux par l'agitation, et sera entraînée avec elle à la première décantation.

Il semble qu'on pourrait laisser reposer le mélange, jusqu'à ce que le repos eût précipité l'argile, et que l'on pût seulement rejeter la chaux tenue en dissolution. Mais outre qu'il faudrait faire la lotion à grande eau ou la réitérer souvent, puisqu'il faut 680 parties d'eau, pour en dissoudre une de chaux, à la température de 60 degrés de Fahrenheit, (environ 12 1/2 de Réaumur); il y aurait à craindre encore que, le seul contact de l'air étant suffisant, pour précipiter en peu de temps, en un carbonate insoluble, la chaux que l'eau tenait en dissolution, il y aurait à craindre que le repos ne mélangeât de nouveau ce carbonate calcaire, avec les terres siliceuse et argileuse, et ne rétablît à leur égard les choses dans l'état où elles étaient avant la calcination.

L'auteur a cru sans doute qu'on éviterait ces inconvénients, si l'on ne triturait

que grossièrement les pelottes durcies au feu. Mais si leurs fragmens restent encore dans l'eau tels que les avait laissés cette trituration grossière, s'ils ne s'y divisent pas, l'eau ne dissoudra que la chaux qui sera à leurs surfaces: il en restera encore dans leur centre; l'estimation que l'on fera de la quantité de terre calcaire contenue primitivement dans la terre essayée, par la masse restante après la décantation et la dessiccation, cette estimation, dis-je, sera donc fausse, puisqu'il y restera encore de la terre calcaire, et qu'il en restera d'autant plus que les fragmens de la pelotte durcie, seront restés plus gros après la trituration.

Ainsi des trois moyens contenus dans le mémoire, le premier nous a paru insuffisant, sous un rapport, et vicieux sous un autre. Le second, outre qu'il semble s'éloigner des conditions du problème, a cela de commun avec le dernier, qu'ils doivent l'un et l'autre donner des résultats infidèles.

Quoique en refusant de recourir aux procédés chimiques, vous ayez, par cela même, renoncé à une exactitude rigoureuse, qui n'est pas en effet nécessaire pour la pratique, vous avez cependant voulu découvrir un moyen certain; et qui conduisit le plus approximativement possible au but désiré. Le mémoire

que nous avons examiné nous a semblé trop loin de l'atteindre.

Votre commission se borne à vous demander, pour son auteur, les encouragemens et les éloges que méritent ses efforts. Vous examinerez vous mêmes, s'il convient de remettre au concours un sujet qui n'a point présenté assez d'intérêt, pour exciter le zèle des amis de l'agriculture, le premier cependant et le plus utile de tous les arts.

DEUXIEME RAPPORT.

MESSIEURS,

CHARGÉ de rendre compte d'une notice sur les Nerviens, envoyée à la Société d'Emulation, je me persuade que la Société, en proposant ce sujet, a désiré que les concurrens lui apprissent, non ce qu'elle savait, mais les détails qui, perdus ou égarés dans la nuit des tems, pouvaient l'intéresser dans l'histoire des Nerviens. L'auteur de la notice suit pas à pas, il est vrai, ce peuple guerrier depuis le moment où Jules César, qui ne le connaissait que de nom, le signala au Sénat comme une

dernier. L'auteur n'ignorait pas, sans doute, les efforts du chanoine Catullus, pour porter cette gloire à la ville de Tournay. N'aurait-il pas dû entrer dans la lice et prendre le public pour juge de ce point important ?

La notice cependant annonce de l'érudition ; si elle n'a pas mérité d'être couronnée, son auteur s'est au moins rendu digne de la reconnaissance de la Société, et on lui doit de véritables encouragemens.

TROISIEME RAPPORT.

MESSIEURS,

EN proposant pour sujet de prix une notice sur Jean de Monthuc Balagny, vous avez moins songé à illustrer ce personnage, peu intéressant par lui-même, qu'à provoquer de nouvelles recherches sur une des époques les plus célèbres de l'histoire du Cambrésis. Ce n'est point un simple article de biographie que vous avez demandé, mais un précis des principaux évènements auxquels se rattache le nom de Balagny et

surtout un narré satisfaisant de ce qui se passa en cette ville pendant les quatorze années qu'il la tint sous sa domination.

Il ne vous a été adressé que deux ouvrages, dont le premier, copie presque servile de l'article *Balagny* dans *Moréry*, a été par vous écarté du concours. Je n'ai donc à vous entretenir que du seul précis qui porte pour épigraphe ces mots grecs :

Ἀρχὴς τετευχῶς, ἴσθι ταύτης ἄξιός.

L'auteur prend Balagny à l'époque de sa naissance, indique l'année où il fut légitimé et passe rapidement à la mission dont, jeune encore, il fut chargé par la Reine Catherine de Médicis, pour préparer l'élection du Duc d'Anjou au trône de Pologne. Ce fut en récompense de la manière dont il termina cette négociation, qu'il obtint, en 1581, le gouvernement de Cambrai. L'auteur retrace la conduite de Balagny dans ce nouveau poste, son adhésion au parti de la ligne, sa marche vers Compiègne, sa déroute sous les murs de la même ville, sa fuite vers Paris et les démarches qu'il fait faire auprès de Henri IV, lorsqu'il voit la ligue faiblir de jour en jour.

Ici l'auteur du précis parle des belles qualités de Renée d'Amboise, femme

de Balagny, envoyée par lui auprès du Roi. Henri accueille sa demande, confirme Montluc dans la principauté de Cambrai et lui accorde en outre d'autres prérogatives. Le Maréchal de Retz vient à Cambrai, reçoit le serment du gouverneur et des habitants. Balagny va ensuite au siège de Laon et détermine le Roi à se rendre à Cambrai, où ce Prince est reçu avec enthousiasme, malgré la haine qu'inspirait celui auquel il laissait un empire absolu sur la ville. Cependant les Espagnols profitant adroitement de cette haine, se ménagent des intelligences dans la place qui ne tarde point à se voir assiégée par le Comte de Fuentes. Balagny demande du secours; le Duc de Rethelois pénètre dans la ville, mais l'Archevêque qui favorisait les Espagnols excite un soulèvement parmi le peuple que Balagny cherche en vain à apaiser. Les portes s'ouvrent, Balagny se retire dans la citadelle où le défaut de vivres l'empêche de tenir long-temps. Renée d'Amboise furieuse de se voir ainsi déçue, se laisse mourir. Balagny, peu sensible à tant de malheurs, épouse bientôt après Diane d'Estrées. En 1599, il fait contre Cambrai des tentatives qui échouent. Il meurt en 1603.

Telle est l'analyse rapide de ce précis sur lequel je dois maintenant vous présenter quelques réflexions.

Cette notice, qui a le mérite d'une grande concision, est écrite en outre d'une manière sage et correcte. L'auteur qui pouvait se laisser séduire par le désir de se livrer aux déclamations oratoires a eu assez de goût pour éviter cet écueil attrayant. Il faut l'en féliciter sans doute, mais il nous semble qu'il aurait pu, sans compromettre la gravité du style historique, donner un peu plus d'essor à sa plume, soit en intercalant, toutefois avec sobriété, quelques réflexions naturellement amenées par les faits qu'il raconte, soit en faisant entrer dans son tableau quelques personnages secondaires qui, sans nuire à l'unité d'intérêt, eussent animé un peu ses récits et répandu un nouveau jour sur l'histoire de la province. Qui l'empêchait, par exemple, de donner une idée de la situation de Cambrai à l'époque où Balagny en fut nommé Gouverneur? Ne convenait-il pas de faire mention de ce Baron d'Inchy, qu'un stratagème éleva au gouvernement de Cambrai et qu'un stratagème tout semblable en fit descendre? N'était-il pas possible, en parlant du despotisme de Balagny, de citer quelques faits à l'appui? Nos chroniques auraient fourni à l'auteur plus d'une anecdote justificative; mais il paraît qu'il a peu puisé dans les manuscrits et qu'il a trouvé ses principaux matériaux dans Carpentier, Dupont, Mézerai et

les biographes. Les mémoires de Robert d'Esclaibes , qu'il cite dans ses notes , auraient pu lui être d'un grand secours et nous croyons qu'il n'en a point tiré un parti assez avantageux. Robert d'Esclaibes se dit témoin oculaire de tout ce qu'il raconte ; il accompagnait M.^{de} de Balagny lorsqu'elle alla implorer la protection de Henri IV et lui faire hommage de la principauté de Cambrai , au nom de son mari. Il règne dans ses mémoires et dans ceux de Jean Boudelet , un ton de franchise et de naïveté qui inspire la confiance , et comme leurs récits ne sont pas toujours d'accord avec ceux des historiens , il eût été curieux et intéressant d'en discuter la véracité.

Ainsi , Messieurs , en accordant au précis qui nous occupe le mérite d'un style soutenu et assez élégant , un plan sagement conçu et l'exactitude des faits , vous reconnaîtrez cependant qu'il était facile à l'auteur de répandre plus d'intérêt sur un sujet aussi riche , en n'omettant pas des détails que vous aviez droit d'attendre de lui , puisqu'il les avait en quelque sorte sous la main.

D'après ces considérations et vu le défaut de concurrens qui ne permet pas d'établir une comparaison , votre commission vous propose , Messieurs , de ne point décerner de prix , mais d'accorder à l'auteur une Médaille d'or , à titre d'encouragement.

Extrait

*EXTRAIT du procès-verbal de la séance
du 13 Septembre 1817.*

LA Société, après avoir entendu les trois rapports qui précèdent, en a adopté les conclusions.

Le Président,

Signé LATOUR DE St. IGEST.

Le Secrét. perp.

LE GLAY.

Le billet cacheté qui était joint au précis historique sur Balagny, a été ouvert, en séance publique, par M. le Président, qui a sur le champ proclamé le nom de M. A. F. Hurez, de cette ville.

G

MOTIFS

qui ont déterminé la Société dans le choix des questions mises au Concours pour l'année 1818,

PAR M. H. LE ROY, *Avocat.*

MESSIEURS,

L'ÉTUDE des sciences et des arts est l'objet général de vos travaux: elle fait le charme de vos réunions; mais c'est surtout dans leur rapport avec le bien-être de la ville et de l'arrondissement de Cambrai, que votre but est de les considérer. Aussi les questions que vous êtes dans l'habitude de mettre chaque année au concours, réunissent-elles à un intérêt général un intérêt particulier pour ce pays.

C'est principalement dans les questions d'agriculture que cet intérêt local éveille votre sollicitude. Vous en donnez une nouvelle preuve cette année, en demandant le détail des moyens employés chez les différens peuples et dans les différentes parties de la France, pour faire

le plus avantageusement possible, la récolte des céréales par des tems pluvieux et l'application à ce département, de celui de ces moyens dont l'emploi y serait le plus facile et le plus convenable.

Les pluies continuelles qui, en 1816, ont contrarié nos moissons d'une manière si préjudiciable, les tristes résultats de cette intempérie, les craintes qu'on avait naguères de voir se renouveler le même malheur, le besoin que tout le monde éprouve d'être rassuré pour l'avenir, sont autant de motifs qui justifient le choix de la question qui a réuni vos suffrages.

Il est sans doute des moyens plus ou moins efficaces de soustraire les récoltes à l'humidité, à la germination; de conserver au cultivateur les fruits dont la terre a récompensé ses travaux: mais ces moyens sont inconnus dans nos campagnes, où pendant long-tems le plus beau soleil favorisa les plus belles moissons. Dans des climats moins heureux, on a dû naturellement être plus attentif; on a dû faire des essais, trouver des préservatifs; car l'industrie est fille du besoin. Aujourd'hui que les saisons ne sont plus aussi favorables à nos champs, vous avez désiré les faire jouir des fruits d'une utile expérience, et si, comme vous devez l'espérer, le concours de 1818 répond à votre attente, vous aurez

rendu un service signalé à cet arrondissement. (a)

Vous avez été dirigé par le même motif dans le choix de la question d'histoire.

Cambrai dont Rome avança la fortune ; qui fut la principale colonie de ses soldats, le boulevard de ses conquêtes ; Cambrai, théâtre ou témoin d'une foule d'événements mémorables ; célèbre par les hommes marquans qu'il a produits, par les grands hommes qu'il a possédés, n'a pas d'histoire !

On ne peut en effet considérer comme telles les recherches minutieuses de Le Carpentier, sur les généalogies et les armoiries d'un grand nombre de familles estimables sans doute, mais que n'illustre aucun souvenir. Les querelles de prélats, de communautés, de corporations qui remplissent son volumineux ouvrage, n'ont d'ailleurs aucune espèce

(a) Cette question était à peine annoncée dans les journaux, que la Société eut la satisfaction de remarquer combien son importance était sentie. Elle se plait à donner connaissance de l'envoi qui lui a été fait par M. Rivière, ex-législateur, demeurant à Gravelines, d'une somme de cinquante francs pour augmenter la valeur de la Médaille d'or destinée à l'auteur du mémoire couronné. La Société espère que M. Rivière voudra bien agréer ici le témoignage public de sa gratitude.

d'intérêt. C'est pourtant au milieu de ces ennuyeuses inutilités, qu'il faut aller chercher quelques faits, quelques récits qui intéressent véritablement cette ville.

On peut adresser les mêmes reproches à l'histoire de Cambrai, que l'abbé Dupont a publiée sous la forme d'almanach et dont la première livraison a paru en 1765; mais elle a de plus le défaut impardonnable d'être remplie d'inexactitudes, de réticences et d'infidélités.

En demandant un précis historique sur Cambrai, vous attendez des concurrents quelques détails sur l'origine de cette antique cité; un narré rapide des évènements qui ont exercé quelque influence sur ses destinées; quelques lignes sur les hommes recommandables par leurs vertus ou leurs talens, qu'elle a vus naître, ou qui l'ont habitée assez longtemps, pour qu'elle s'honore de leur célébrité; quelques mots enfin sur les monumens qu'elle a perdus, sur ceux dont elle jouit encore.

Espérons que cette ville devra à l'intérêt tout particulier que cette Société lui porte, un ouvrage que depuis longtemps elle désire, et que jusqu'ici elle a demandé envain.

Après avoir ainsi atteint le but de votre institution; après avoir fait la part de l'utilité et de la science, vous avez

voulu faire celle du plaisir , et vous avez proposé un sujet à la Poésie.

La Clémence qui fut divinisée chez les anciens , à qui Rome bâtit un temple et érigea des autels ; cette vertu dont l'exercice a tant de charmes , qui est suivie de tant d'amour , qui procure tant de gloire , méritait sans doute votre hommage , et son éloge était bien propre à fixer votre choix.

A ce beau nom que de grandes idées se présentent ! que de touchans souvenirs se réveillent ! placée auprès de la Justice pour en tempérer la rigueur , la Clémence est le dernier asile du repentir , et du malheureux la dernière espérance.

Attribut consolant de la divinité , heureux apanage de la puissance , elle est aussi , sous un nom plus modeste , la vertu favorite de l'homme sensible et bon.

Elle est enfin devenue de nos jours une vertu toute civique : après les terribles bouleversemens qui nous ont , pour ainsi dire , précipités les uns contre les autres , le pardon et l'oubli sont , pour la plupart , un devoir , pour tous un besoin.

En vous préparant de douces jouissances , vous servez donc encore la chose

publique : demanderaux Poètes des chants de magnanimité et de réconciliation , c'est seconder le vœu le plus cher de la France.

Titus , Trajan , Antonin , Marc Aurèle et vous surtout , Monarque vénéré , qui fûtes *de vos sujets le vainqueur et le père* , inspirez encore les muses françaises ! qu'après avoir célébré vos exploits , elles chantent la vertu qui a rendu vos noms si chers à l'humanité ! Qu'elles opposent aux tristes plaisirs de la vengeance les ineffables douceurs d'un généreux pardon ; et qu'après des jours d'erreurs et de fautes , elles disent les salutaires effets d'un véritable oubli !

Puissent quelques lyres sonores faire entendre des accens dignes de cette noble vertu , dont le ciel nous a fait connaître tout le prix , en rendant à nos vœux un Monarque qui nous en donne si souvent le précepte et l'exemple !

PROGRAMME

des sujets de prix mis au Concours pour 1818.

AGRICULTURE.

DONNER le détail des moyens employés chez les différens peuples et principalement dans les diverses parties de la France, pour faire le plus avantageusement possible la récolte des céréales par un temps pluvieux, et indiquer l'application au département du Nord de celui de ces moyens dont l'emploi y serait le plus facile et le plus convenable.

HISTOIRE.

Un Précis historique sur la ville de Cambrai.

POÉSIE.

L'éloge de la Clémence.

Le Prix, pour chacun de ces sujets, sera une Médaille d'or de la valeur de cent cinquante francs. (a)

On joindra aux ouvrages ou mémoires un billet cacheté, indiquant le nom et la résidence de l'auteur. Le tout devra être parvenu *franc de port* à M. Le Glay, Docteur-Médecin, Secrétaire perpétuel de la Société, avant le *premier Juin* 1818, époque désignée pour la clôture du Concours. Les Membres résidans sont seuls exclus du Concours.

(a) Vu l'envoi qui a été fait à la Société d'une somme de cinquante francs, le prix pour la question d'agriculture sera de deux cents francs.

La Société a jugé convenable de comprendre dans son Recueil les Pièces suivantes , bien qu'elles n'aient pas fait partie des différens Morceaux qui ont été lus dans la Séance publique.

OBSERVATIONS

*Sur le Soleil d'or, offert par FÉNELON à
l'Eglise Métropolitaine de Cambrai,
lues à la Société d'Emulation de cette
Ville, le 5 Décembre 1816, par
M. SERVOIS, Vicaire-Général.*

MESSIEURS,

L'homme est naturellement ami du merveilleux; tout ce qui porte un caractère particulier de force, d'élévation ou de magnanimité, est sûr de captiver son cœur; et c'est avoir persuadé, que d'avoir su plaire. On croit en effet volontiers ce que l'on admire.

Ne nous étonnons donc pas de trouver dans l'histoire tant de faits extraordinaires, admis comme incontestables, quoique le plus léger examen eût suffi pour en démontrer la supposition, et quelquefois même l'impossibilité physique et morale. Ils auront été avancés par des hommes jouissant dans le monde d'une grande réputation sous le rapport des talens ou du rang distingué qu'ils y tenaient. On les aura répétés de confiance, sans penser même à élever le moindre doute; et celui qui le premier se sera permis d'en concevoir, aura peut-être été le premier à s'accuser intérieurement d'une espèce de témérité.

Tel est, au moins, le sentiment que j'ai éprouvé moi-même, lorsque la pensée m'est venue de

A

rechercher la source où M. d'Alembert avait puisé l'anecdote relative à l'Ostensoir d'or dont Fénelon fit présent à sa Métropole en 1714. On sait que, dans l'éloge de ce Prélat, le savant Académicien annonce, page 298, que l'Auteur du *Livre des Maximes des Saints*, fit faire un Soleil porté par deux Anges, qui foulaient aux pieds plusieurs livres, sur l'un desquels était le titre du sien. Vous vous rappelez aussi que, suivant le panégyriste de Fénelon, ce Soleil était un monument du repentir de l'Archevêque, après la condamnation de son ouvrage par le Souverain Pontife, et qu'enfin M. d'Alembert exalte cet acte d'humilité, et le donne comme une preuve de la soumission parfaite de Fénelon à la décision du Saint Siège.

Personne, assurément, ne pourrait, sans injustice, élever le moindre doute sur la sincérité de la soumission de ce Prélat au Jugement solennel prononcé contre lui. Prince de l'Eglise, il savait qu'il devait, comme la plus humble brebis du bercail, respect et obéissance à la voix du successeur de Pierre.

Il était de son devoir, autant que de son intérêt, de chercher à éclairer son Juge; il ne négligea rien pour y parvenir. Mais il ne mit pas moins d'empressement à souscrire de cœur et de bouche, à l'Arrêt qui le condamnait. La franchise et la loyauté de son caractère ne permettent pas de supposer qu'il fût capable d'hésitation, ni de la moindre réticence dans un sujet aussi grave.

Qui ne sait, d'ailleurs, que ce fut Fénelon

lui-même qui soumit au Pape l'examen de son Livre, et le supplia de prononcer entre ses accusateurs et lui, en donnant à Sa Sainteté d'itératives assurances que, « quelle que fût sa décision, » il y acquiesçait d'avance et de cœur et d'esprit » ? Il est donc évident, dès-lors, qu'indépendamment des motifs de conscience, motifs qui seront toujours les premiers mobiles de la conduite d'un Chrétien, et, à plus forte raison, d'un Evêque, l'honneur seul, si puissant sur une âme élevée comme la sienne, lui prescrivait impérieusement la marche simple et respectueuse qu'il a suivie, en apprenant que *Rome avait parlé*, quoiqu'il n'ignorât point tous les ressorts que l'on avait fait jouer pour accélérer cette condamnation, et la rendre plus douloureuse.

Cet acte de soumission était un devoir ; il le remplit dans toute son étendue. L'amour-propre aurait en vain cherché à profiter de sa sensibilité, mise à une si cruelle épreuve. Fénelon aurait su lui imposer silence. Il ne craignit point de s'humilier devant son peuple. Mais, loin de vouloir éterniser ce moment d'erreur, que la passion poursuivait comme un crime, l'Archevêque de Cambrai s'appliqua jusqu'à sa mort, à étouffer le souvenir des querelles que son Livre avait fait naître. Comment donc concevoir qu'il ait cru nécessaire ou même convenable, de laisser après lui, *ce monument fastueux et tardif de son humilité* ? Comment concilier cet acte d'ostentation avec l'idée que nous avons tous des vertus simples et modestes du Précepteur du Duc de Bourgogne ?

Le sentiment que j'exprime ici, messieurs,

A 2

m'est commun avec l'illustre et savant Prélat qui vient d'écrire avec autant d'élégance que d'intérêt, l'Histoire de Fénelon. Je ne fais que rendre la pensée de Mgr. l'ancien Evêque d'Alais consignée dans une des lettres dont il m'a honoré , pour éclaircir le fait particulier qui nous occupe.

Il serait, en effet , bien difficile , pour ne pas dire impossible , de faire cadrer une démarche de cette nature , avec l'ensemble de la conduite de Fénelon. J'avouerais cependant , à ma honte , mes chers Confrères , que je partageai moi-même , pendant quelque tems , l'erreur commune. Le ton de M. d'Alembert était si affirmatif , l'opinion publique paraissait si bien d'accord avec l'assertion de l'Académicien , que je me crus obligé de l'admettre comme une vérité démontrée. Les personnes de Cambrai que j'interrogeai sur ce fait , qu'elles devaient connaître , me confirmèrent dans mon illusion et je la communiquai , de bonne foi , au savant Prélat qui m'interrogeait.

Cependant la question même de Monsieur De Beausset suffit pour me donner l'éveil. Ce Prélat avait donc des doutes , puisqu'il demandait des renseignemens. Ceux que j'avais eu l'honneur de lui transmettre , reposaient sur le rapport de personnes respectables ; mais ces personnes n'avaient rien examiné par elles-mêmes ; elles n'étaient que l'écho de M. d'Alembert. Je crus donc qu'il m'était permis d'examiner la chose par mes propres yeux , afin de m'affermir dans mon sentiment , s'il était fondé , ou de dissiper mon illusion en connaissance de cause. Je pris , pour arriver à ce résultat , le parti de remonter à la

source d'où je présumais que le célèbre Académicien avait pu tirer cette anecdote.

Les Archives de la Métropole de Cambrai pouvaient me procurer quelques lumières, je les parcourus toutes. J'y trouvai une foule de traits relatifs au bon Archevêque; traits dont la publicité ferait infiniment d'honneur à sa mémoire. Un de nos Confrères, M. Farez, père, y puisa plusieurs particularités qu'il transmit à M. De Beausset; mais elles arrivèrent trop tard pour être insérées dans la seconde édition de l'Histoire de Fénelon. Vous pouvez bien croire que Mgr. l'ancien Evêque d'Alais, (1) se fera un plaisir de les communiquer au public, à la première occasion. Il m'a semblé du moins qu'elles le méritaient à tous égards, comme un fleuron de plus à ajouter à la couronne, déjà si riche et si brillante, de Fénelon.

Mais si, sous beaucoup d'autres rapports, mes recherches ne furent point infructueuses, il n'en est pas moins vrai que je feuilletai inutilement pour l'éclaircissement du point principal de mes recherches, des liasses énormes de papiers poudreux. Les registres qu'il me fallut exhumer, ne m'offrirent, pendant toute la durée de l'Episcopat de Fénelon, que deux passages qui eussent trait à l'objet que je souhaitais connaître, c'est-à-dire, à ce Soleil d'or, donné par l'Archevêque à sa Métropole; or, ces deux passages, loin de

(1) Son Eminence m'a dit n'avoir pas reçu cet envoi, en m'assurant que s'il lui était parvenu, elle n'aurait point manqué d'en faire usage dans la troisième édition qui vient de paraître.

favoriser l'assertion de M. d'Alembert, ne servent, comme on va le voir, qu'à rendre le fait au moins problématique, s'ils ne le détruisent pas entièrement.

En effet, le premier porte que « le Chapitre envoie une députation à Mgr. l'Archevêque pour le remercier du *riche présent* qu'il vient de faire à l'Eglise Métropolitaine, en lui donnant *un superbe Soleil d'or.* »

Le second passage a pour objet de motiver la réduction des droits mortuaires, que la Fabrique de la Métropole croit devoir accorder aux héritiers de Fénelon, *en reconnaissance du magnifique Soleil d'or*, que le Prélat avait donné à cette Eglise.

Or, comment supposer qu'en pareilles circonstances, un corps nombreux, et en général, aussi bien composé que le riche Chapitre de la Métropole de Cambrai, n'eût point senti l'inconvenance, disons le mot, le ridicule de s'extasier sur le prix de ce cadeau, fait par un Prélat aussi généreux que riche, et de se taire sur l'intention qui l'avait fait offrir, quand il est évident que cette intention seule en devait faire le plus grand mérite?

Quoi! le dessein de Fénelon est manifeste, public; le Chapitre ne peut l'ignorer; ce Chapitre est intéressé à lui donner encore, s'il est possible, une plus grande publicité; et il garde le silence! il ne le publie pas sur les toits! il ne l'inscrit pas en lettres d'or dans ses archives! s'il en parle, c'est pour vanter la valeur intrinsèque du présent! son admiration ne va pas plus loin!... Une pareille supposition serait trop injurieuse au Chapitre de

Cambrai ; je me garderai donc bien de l'admettre.

Qu'on ne dise point que le Chapitre en agit ainsi par délicatesse ; afin de ne point rappeler le passé, si désagréable pour le Prélat. Car, suivant M. d'Alembert, loin de redouter que l'on touchât cette corde extrêmement délicate, en effet, pour sa sensibilité, Fénelon devait, dans la vue de consommer son sacrifice, désirer que l'on ne perdît pas la mémoire de ses erreurs. Il devait même aimer qu'on lui en parlât ; puisqu'il en éternisait ainsi volontairement le souvenir. Et soit que son offrande fût inspirée par la Religion, soit qu'elle fut le calcul de l'amour-propre, il n'y avait rien à craindre en le louant d'une pareille démarche, tandis que le Chapitre risquait de lui déplaire, ou du moins ne lui faisait rien moins que sa cour, en passant sous silence une action qu'il semblait charger la trompette de la Renommée de proclamer partout. En un mot, avec les intentions que lui prête M. d'Alembert, Fénelon ne devait pas s'attendre que, si son cadeau méritait quelques éloges, ce serait en raison de la somme un peu plus ou moins forte qu'il lui aurait coûté, et non point à cause de l'exemple frappant d'humilité qu'il donnait à son Diocèse et au Monde, en transmettant à la postérité, dans un monument extraordinaire, un moment d'erreur qu'il avait déjà si solennellement abjurée.

Quelle est, enfin, la personne, douée de la moindre dose de sens, qui se soit jamais avisée d'attacher, en présence même de celui qui le donne, plus d'importance à la valeur réelle

A 4

d'un cadeau , qu'aux sentimens d'estime ou d'amitié qui l'ont fait offrir ? Ainsi donc , en votant des remerciemens à Fénelon , sans parler du but que cet Archevêque s'était proposé , le Chapitre Métropolitain de Cambrai eût fait une gaucherie impardonnable.

Mais admettons , pour un instant , que ce Chapitre eût été retenu , dans le premier cas , par une fausse honte ; par une crainte chimérique de lui déplaire ; cette honte et cette crainte pouvaient-elles se prolonger et exercer leur funeste influence au-delà de la vie de Fénelon ? A la mort du Prélat , la vérité réclamait ses droits et reprenait naturellement son empire. Cependant nous remarquons toujours le même silence sur la nature et sur le motif de cette offrande. Or , à qui persuadera-t-on que ce même Chapitre ne se serait point empressé de relever , de préconiser cette intention de l'Archevêque , si elle avait existé , lorsqu'il trouva l'occasion de témoigner à sa famille , la reconnaissance dont il était pénétré pour la richesse du présent dont nous parlons ? Conçoit-on que ce corps ait pu croire faire plus pour la mémoire de son illustre et vénérable Chef , en exaltant le prix de la matière de ce Soleil , qu'en publiant les motifs qui l'avaient fait offrir.

Le silence du Chapitre sur un fait qu'il était de son devoir de consigner dans les Archives , et de faire connaître , semble donc avoir ici toute la force d'une preuve positive contre l'assertion isolée de M. d'Alembert , tant que l'on ne citera point à l'appui , les Autorités qui en garantissent l'authenticité.

Mais, indépendamment de ce défaut de preuve, qui la rend suspecte, on ne voit pas ce qui aurait pu déterminer l'Archevêque de Cambrai à une démarche de ce genre, lui, qui, comme il le dit lui-même, n'aimait pas tout ce qui sortait de la règle commune, et pouvait appeler sur lui les regards du public.

Quinze ans et plus s'étaient écoulés depuis la condamnation de son Livre; après tant de troubles et d'agitations, la paix la plus parfaite régnait dans son Diocèse. Le *Livre des Maximes*, et les violens débats qu'il avait excités, étaient oubliés; Fénelon était respecté, chéri! Est-il vraisemblable qu'il eût attendu aussi long-tems, pour faire un pareil coup d'éclat, en supposant que la nature de son caractère eût pu s'y prêter? n'avait-il pas à craindre de réveiller, sans nécessité, ni même sans motifs plausibles, le souvenir des disgrâces dont il avait été abreuvé? son âme douce et pacifique n'eut-elle pas été alarmée de l'idée seule de perpétuer ainsi, de gaieté de cœur, la mémoire d'une époque aussi fâcheuse pour lui et pour ses amis, que pour la Religion elle-même? Une démarche aussi tardive n'eût point été avouée par la Prudence; et cette sage et utile conseillère de l'homme devait alors plus que jamais, diriger tous ses pas.

J'irai plus loin, et je ne craindrai pas d'avancer, sur le témoignage de Fénelon lui-même, que l'Archevêque de Cambrai n'a point pu faire une offrande de cette nature; c'eût été reconnaître qu'il avait été dans l'erreur, et il ne le croyait pas. Tout ce qu'il avouait à cet égard, c'est qu'il

avait composé un Livre susceptible de mauvaises interprétations, et condamné comme tel, par le Saint Siège.

C'est, en effet, sous cet unique rapport, qu'il souscrivit au Jugement de Rome, ainsi que l'on peut s'en convaincre par le fait suivant : Le Père Lamy, savant Bénédictin, lui écrit pour savoir s'il est vrai, comme le bruit s'en est répandu à Paris, qu'il ait fait faire un service solennel pour M. De Bossuet; qu'il ait prononcé lui-même son Oraison funèbre, et qu'il ait même déclaré qu'il avait obligation à ce Prélat, *de l'avoir retiré de l'erreur*. « Je n'ai jamais, lui répond Fénelon, » songé à ordonner pour lui des Prières dans » mon Diocèse; ce n'est point l'usage, et je » n'aime point ce qui est extraordinaire. J'ai » encore moins pensé à faire une Oraison funèbre » de ce Prélat. Pour le discours dans lequel on » m'impute d'avoir déclaré que j'avais de l'obligation à M. De Meaux de m'avoir tiré de » l'erreur, j'aurais parlé contre ma conscience; » car, grâce à Dieu, je n'y ai jamais été.... Ceux » qui ont tant d'empressement à répandre cette » fable, et à la soutenir dans le public, ont » leurs raisons pour le faire; je ne sais si elles » sont droites devant Dieu. »

Si donc le discours qu'on lui prêtait en 1704, époque de la mort de M. l'Evêque de Meaux, était contraire à ses sentimens; si son Mandement et le Procès-Verbal de l'Assemblée provinciale tenue en 1699, après la condamnation du *Livre des Maximes*, renfermaient; ainsi qu'il le déclare expressément, tout ce qu'il avait à dire sur ce

sujet, il semble presque impossible de n'en pas conclure que Fénelon n'a pas dû, ni même pu, tenir la conduite qu'on lui attribue en 1714.

Mais il ne l'a point tenue, en effet, et pour ne pas sortir des bornes de la vérité, il faut réduire l'anecdote de M. d'Alembert au don pur et simple d'un Soleil d'or; il faut en retrancher et les motifs et la forme de ce cadeau; il faut supprimer les deux Anges ainsi que cette réunion de Livres proscrits qu'ils foulaient, dit-on, aux pieds; et il faut conséquemment renoncer à l'idée d'y trouver le *Livre des Maximes*; car rien de tout cela n'existait réellement dans ce Soleil. Son unique mérite était d'être d'une riche matière, d'un poids assez considérable et d'un bon travail. J'en ai une esquisse tracée de mémoire, par la personne chargée d'entretenir l'argenterie de la Métropole, jusqu'au moment où l'impiété vint dépouiller les Temples. Cette esquisse répond assez à la description que donnent de ce Soleil deux personnes dignes de foi, M. Cardon de Montreuil, de Lille, et M. De Gricourt, de Douai, après l'avoir, le Livre de M. d'Alembert à la main, examiné sur les lieux en 1790. « Nous » visitâmes votre belle Métropole, » écrit M. De Gricourt à M. l'Abbé De Muyssart, Chanoine, » « la Sacristie, les richesses qu'elle renfermait, » et ce magnifique Ostensor que Fénelon avait » donné; nous admirâmes aussi un beau Calice » qu'on nous dit être également un cadeau de » ce bon Archevêque. »

» C'était la Foi, voilée, qui portait un grand
» Soleil, au centre duquel, selon l'usage ordi-

» naire , était enfermée la Sainte Hostie , il y
 » avait ces paroles d'Isaïe , *tu es Deus verè*
 » *absconditus*. La Foi avait les pieds posés sur
 » *deux volumes* fermés , et placés de manière ,
 » qu'on lisait très-distinctement , sur le dos de
 » ces livres *Biblia Sacra* , et sur celui plus bas :
 » *Novum Testamentum*. Nous rîmes beaucoup
 » de tout ce qu'on avait débité sur cet Ostensor,
 » et des éloges que M. d'Alembert avait donnés
 » au prétendu monument expiatoire de Fénelon.

Ce récit de deux témoins oculaires encore vivans , doit compléter l'espèce de démonstration que nous avons entreprise. Invoquerait-on , pour infirmer un pareil témoignage , l'opinion publique ? mais si cette opinion ne reposait que sur l'assertion gratuite de M. d'Alembert , de quel poids peut-elle être contre nous ? Il ne faut pas croire , au reste , que beaucoup de gens , à Cambrai même , eussent connu l'éloge de l'Académicien , ni le fait avancé par lui. L'anecdote devait plaire à certaines personnes ; elle aura été admise de confiance , sans examen , comme tant d'autres historiettes qui se débitent tous les jours , sans que l'on songe à remonter à la source , ni même à en discuter l'invraisemblance , et qui finissent par être rangées dans la classe des faits bien et dûment avérés.

Tous les Dictionnaires historiques , tous les Discours où il est question de l'Archevêque de Cambrai , et dans quelle matière ne l'a-t-on point fait intervenir ? Tous les écrits , fidèles échos de M. d'Alembert , l'ont répétée et la répéteront encore , tant qu'elle n'aura pas été déclarée

fausse et apocryphe , par les mêmes moyens qui l'ont fait circuler dans le public.

Déjà l'illustre historien de Fénelon a élevé plus que des doutes sur ce trait de la vie de l'Archevêque de Cambrai. M. De Beausset pense même que les détails dans lesquels je viens d'entrer et que je me suis fait un devoir de lui soumettre , détruisent entièrement l'assertion de M. d'Alembert. Le Prélat était déterminé à insérer à la fin du 3.^e volume de la vie de Fénelon, une rétractation formelle de ce qu'il avait imprimé de contraire dans le second volume, d'après les premiers documens que j'avais eu l'honneur de lui fournir sur le témoignage de personnes que je pouvais naturellement regarder comme bien instruites. M. De Beausset était décidé à s'élever contre cette assertion , parce que , dit-il ,
 « il vaut mieux fixer enfin l'opinion sur ce fait
 » auquel on avait attaché plus d'importance,
 » peut-être , qu'il n'en méritait en lui-même ,
 » que de laisser subsister une espèce d'erreur
 » populaire. »

Au lieu de la rétractation que le savant Evêque avait le projet d'insérer , il a , par le moyen d'un carton , fait disparaître l'article inexact qui se trouvait imprimé , et renvoyé à la fin de l'ouvrage , les pièces justificatives à l'appui de ce qu'il a cru devoir avancer contre l'anecdote de M. d'Alembert.

« Cependant » ajoute le docte et judicieux Historien , « il reste toujours une difficulté au
 » sujet de la lettre de M. De Gricourt. Je ne puis
 » concevoir comment sur l'un des deux Livres

» il y avait *Biblia Sacra*, et sur l'autre *Novum*
 » *Testamentum*, puisque dans l'usage générale-
 » ment reçu, *Biblia Sacra* comprend toujours
 » le nouveau et l'ancien Testaments, » J'avais
 senti moi-même cette difficulté, et M. Cardon
 de Montreuil à qui je l'avais communiquée, y
 répondit, en assurant que le titre de l'un des
 deux Livres était : *Novum Testamentum*, et celui
 du second, *Vetus Testamentum*, M. le Chevalier
 de Garsignies, (1) notre Confrère, se trouve avoir
 visité la Métropole avec les deux personnes que
 je viens de citer ; en confirmant leur rapport sur
 tout le reste, il assure avec M. Cardon de Mon-
 treuil, son respectable père, que les deux Livres
 portaient pour titre, l'un, *Novum Testamentum*, et
 l'autre, *Vetus Testamentum*, et M. De Gricourt
 instruit de leur observation, s'est empressé de
 déclarer « qu'il admettait la version de ces deux
 » messieurs, se défiant de sa mémoire sur ce
 » point, et se gardant bien de vouloir infirmer
 » le témoignage positif de ses deux compagnons
 » de voyage, plus familiarisés qu'un ancien mi-
 » litaire, avec ces sortes de dénominations. »

Il résulte de ces détails que le Soleil donné
 par Fénelon à sa Métropole, n'avait pas pour
 objet d'éterniser son repentir ; qu'on n'y voyait
 pas de livres foulés aux pieds par des Anges ; que
 ceux sur lesquels s'appuyait la figure supportant
 la Sainte Hostie, n'étaient pas des livres con-
 damnés, puisque l'un deux était incontestable-
 ment le Nouveau Testament ; il en résulte aussi

(1) Actuellement Sous-Préfet de l'Arrondissement de
 Cambrai.

que l'inscription gravée au pied de ce Soleil ; n'avait aucun trait à l'affaire du *Livre des Maximes des Saints*, mais bien au Mystère de la présence réelle , comme l'indiquent ces paroles : *tu es verè Deus absconditus* ; nous croyons donc , d'après les diverses considérations développées dans cette note , être autorisés à conclure que l'anecdote rapportée par M. d'Alembert , n'est point fondée , et qu'elle doit être regardée comme le fruit de l'imagination de l'Auteur et de son amour pour le merveilleux , et par conséquent comme non avenue.

EXPOSÉ

*De l'Opération pratiquée par M. le Docteur
COLE, pour la cure d'un anévrisme inguinal
par la ligature de l'artère iliaque externe ;*

Lu à la Société d'Emulation.

(Séance du 13 Septembre 1817.)

« Il faut l'avouer sans détour, la ligature de
» l'artère carotide primitive et celle de l'ar-
» tère iliaque externe sont incontestable-
» ment deux des plus belles conquêtes de
» la Chirurgie moderne. » Roux, p. 271. »

LE vif intérêt que la Société a bien voulu prendre au succès de l'opération que je vais décrire m'est un garant de l'indulgence avec laquelle elle recevra cet exposé.

Comme je ne m'adresse point à une Société purement médicale, je pense qu'il ne sera pas hors de propos d'entrer avant tout dans quelques réflexions, qui puissent jeter un peu de clarté sur la nature de l'objet dont je vais avoir l'honneur de l'entretenir.

L'aorte s'élève du ventricule gauche du cœur ; après avoir formé sa courbure, elle descend du thorax, entre les piliers du diaphragme, dans l'abdomen et forme par sa bifurcation vers la quatrième vertèbre lombaire, les artères iliaques

B

qui se subdivisent en interne et externe près de la jonction du sacrum avec l'os des iles. L'interne se distribue principalement aux organes de la génération, et à la partie supérieure et postérieure des cuisses.

L'externe, qui, en ce moment, nous intéresse davantage, est destinée à alimenter de sang les membres jusqu'à leur extrémité.

Ce sang, après avoir été distribué à chaque partie des membres, retourne par d'innombrables veines, qui s'unissant et s'agrandissant à mesure qu'elles remontent, finissent par se confondre en une seule qui prend aussi le nom d'iliaque externe et qui passe en dedans et un peu derrière l'artère, à laquelle elle est très-fermement unie par une forte membrane cellulaire.

Le nerf crural antérieur (second en grosseur dans la structure humaine), est formé par l'union des quatre premières branches lombaires, et passe en inclinant le long du bord du muscle Psoas à l'extérieur de l'artère.

Les artères sont composées de trois tuniques, que l'on nomme *externe*, *musculaire* et *interne*, et qui sont sujettes aux maladies comme toutes les autres parties du corps humain.

L'anévrisme, ou la dilatation de ces tuniques, est des plus communs; il provient d'abord d'un changement maladif dans leur structure, qui devenant plus faible, cède et permet qu'il s'y forme une tumeur dont l'étendue va toujours croissant en raison de l'impétuosité avec laquelle le sang y est lancé.

L'anévrisme se reconnaît par la pulsation de la tumeur qui est isochrone à celle du cœur. Il se caractérise encore par la cessation totale de la pulsation, lorsqu'on comprime l'artère au-dessus de la tumeur.

L'anévrisme se divise en enkysté et en diffus, ou vrai et faux; le dernier est formé par une quantité de sang qui s'épanche dans le tissu cellulaire et parties ambiantes, par la rupture des tuniques, et le premier (celui dont il est ici question) par la dilatation circonscrite des mêmes tuniques.

Je ne chercherai point à excuser les observations préliminaires que je viens de faire, espérant qu'elles rendront plus intelligible, aux personnes qui ne sont point de l'art, ce que je vais décrire ici.

James Jones, soldat du 5.^e régiment d'infanterie anglaise, de la Province de Galles, âgé de 29 ans, a été reçu le 28 juillet dernier à l'hôpital général militaire de Cambrai par M.^r Bingham, qui observa que l'extrémité inférieure droite était considérablement enflée. Le malade se plaignait d'une douleur sourde et profonde qui parcourait sa cuisse du haut en bas, d'un engourdissement dans la jambe et d'une tumeur dans l'aîne. Il ajouta que ce qui avait d'abord frappé son attention était une douleur, ensuite un gonflement qui lui survint au bas de la jambe, après la marche qu'il fit le 14 juillet pour se rendre de Bapaume sur les glacis de cette ville; que cette enflure augmenta et que quelques jours après il aperçut la pulsation de la tumeur de l'aîne, qui depuis a toujours été croissant et qui était

B 2

parvenue alors à la grosseur d'un œuf de pigeon.

On lui tira du bras 30 onces de sang et on lui prescrivit un purgatif.

Dans la matinée suivante, et après un plus mûr examen, on trouva que la tumeur était encore augmentée et que la pulsation était beaucoup plus forte; ce qui confirma les Chirurgiens de l'hôpital dans leur crainte, en leur prouvant l'existence réelle d'un anévrisme inguinal ou de l'artère fémorale.

On réitéra les saignées; de froides lotions furent appliquées et le malade fut mis à la diète la plus sévère.

Le surlendemain matin, à la demande du Docteur Eyre, chargé de la surveillance de l'hôpital, je visitai le malade, et après l'avoir examiné scrupuleusement, je n'élevai point le moindre doute sur l'exactitude de l'opinion qu'avaient eue de la maladie, MM. Booty et Bingham.

Un cas aussi intéressant attira bientôt plusieurs des Chirurgiens de la garnison Anglaise et du voisinage; tous abondèrent dans l'idée qu'on avait eue de la maladie et furent d'accord sur les moyens qu'on devait adopter pour la cure.

Le 1.^{er} Août. Le Docteur Grant, inspecteur général des hôpitaux de l'armée, présida une consultation tenue à cet effet; on convint de la nécessité de l'opération, et la tumeur augmentant journellement et s'étant déjà étendue jusques au-dessus du ligament de Poupart, il fut arrêté qu'on y aurait recours le plus promptement possible. On jugea le malade propre à supporter

cette opération. Soldat depuis l'âge de quinze ans et exposé aux fatigues de la vie militaire, à l'épreuve de toute espèce de climats et de leurs vicissitudes, ayant servi en Allemagne, en Hollande, en Espagne, en Portugal, dans le Nord et le Sud de l'Amérique aussi-bien qu'en France, toujours il a joui d'une bonne santé. Il a environ 5 *piéds* 6 *pouces* (5 *piéds* 11 *lignes*.) Il est d'une constitution robuste, d'une stature courte et ramassée. Quant au moral, courageux et calme.

Il fut donné en partie connaissance au malade du résultat de la consultation; on lui fit remarquer le danger de sa situation, et sur-tout on lui fit sentir la nécessité de choisir le moindre de deux maux. Il fut arrêté, avec l'approbation du chef du service médical de l'armée, que je serais chargé de faire l'opération, assisté de M. Booty, et qu'elle aurait lieu le jour suivant à onze heures du matin.

A l'heure déterminée, le pubis ayant été rasé, le malade fut placé sur une table dans une position horizontale, les deux extrémités inférieures supportées par des aides. Me tenant en dehors et le dos tourné vers sa tête, je fis une incision d'environ cinq pouces de long à travers les tégumens, commençant au-dessus de la partie intérieure de la tumeur anévrysmale et la terminant à deux pouces de l'épine antérieure et supérieure de l'os des iles, observant toujours la direction du ligament de Poupart et décrivant ainsi le segment d'un grand cercle. L'aponévrose de l'oblique externe se trouva découverte et divisée

de la même manière. Au bord inférieur de l'oblique interne et du transverse on coupa à travers les muscles et on aperçut le cordon spermatique passant dans l'anneau intérieur. En continuant la dissection on divisa l'artère épigastrique et l'on s'en assura immédiatement. On écarta avec le bout des doigts la membrane cellulaire, jusqu'à ce qu'on put sentir l'artère distinctement. Pendant cette partie de l'opération, il se présenta une glande absorbante, mais le péritoine ne fut pas découvert. L'artère ne paraissant pas élargie dans cette partie, on la sépara, avec l'ongle et le bout d'une sonde, de la forte membrane cellulaire qui la réunit à la veine iliaque. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvint à exécuter cette séparation, à cause de la ferme cohésion qui avait eu lieu entre ces deux vaisseaux, provenant sans doute de quelque action inflammatoire qui s'était étendue de la tumeur en montant le long du trajet de l'artère.

On y parvint cependant et on tenta de passer en-dessous une double ligature, à l'aide d'une longue sonde courbée. Cette sonde ne paraissant pas suffisamment flexible, on abandonna ce moyen pour se servir de l'aiguille à anévrisme (Assalini's needle) que l'on passa promptement en-dessous après avoir débarrassé, autant que possible, l'artère de toutes ses connexions, et on la retint isolée de toutes les parties environnantes. Alors on passa à travers le trou de l'aiguille d'Assalini, une aiguille courbe, armée d'une double ligature, de deux fils chacune, que l'on plaça autour de l'artère en retirant l'aiguille à anévrisme. S'étant bien assuré que les ligatures

n'embrassaient que l'artère seule, on lia les deux fils au même endroit à environ deux à trois pouces au-dessus de la tumeur anévrismale, ce qui ne doit la faire considérer que comme une seule ligature. (1)

La pulsation cessa à l'instant. On rapprocha les deux bords de cette profonde ouverture que l'on retint sans suture par des emplâtres agglutinatifs et l'appareil fut assuré par une bande placée autour du corps du malade.

Jones, ayant supporté cette fatigante opération avec tout le sang-froid d'un homme accoutumé à envisager la mort sous diverses formes, fut mis au lit, la cuisse pliée vers le bassin et supportée par des oreillers; le membre fut enveloppé de flanelle, et la tranquillité la plus absolue fut recommandée au malade.

La perte de sang n'a été que peu de chose.

Peut-être aurions-nous eu immédiatement recours à la saignée, si la grande déplétion que le malade avait déjà subie, ne nous en eût empêché.

Nous nous déterminâmes néanmoins à le surveiller de près et à attaquer vigoureusement toute

(1) J'avais l'intention de faire usage de deux ligatures et de couper l'artère entre deux; mais le malade étant d'une taille courte et ramassée et la tumeur très-élevée, je trouvai que cela était impraticable sans élargir l'ouverture par une incision à angle droit à travers les transverses abdominaux, qui aurait pu exposer le péritoine à quelque danger. Je changeai d'autant plus facilement d'idée, que les opinions sont divisées, relativement à l'avantage d'une ou de deux ligatures.

espèce de symptôme inflammatoire qui pourrait se présenter. En moins d'une demi-heure, la température de tout le membre avait sensiblement diminué et le pied était aussi froid que du marbre. Le malade se plaignait d'une douleur vive qu'il ressentait dans les lombes ; nous l'attribuâmes à la position gênante qu'il avait été obligé de garder pendant l'opération, mais peut-être venait-elle aussi des secousses que le nerf crural antérieur avait si récemment éprouvées.

Une sensation désagréable vers la région précordiale, avec de légères nausées et une agitation mentale, nous porta à lui faire prendre immédiatement une **POTION AROMATIQUE OPIACÉE**.

A 5 heures. La douleur avait beaucoup diminué, mais un ténesme fatigant était survenu ; on administra l'**HUILE de RICIN** dans de l'**EAU de MENTHE**.

Le pied étant très-froid, mais exempt de douleur, on y mit un autre rouleau de flanelle. On évita l'application de la chaleur, pensant que cela ne pouvait produire aucun bien et que, d'après les efforts que la nature avait à faire, il pourrait en résulter un mal.

Les battemens du pouls avaient à peine varié, soit en force soit en fréquence, et ils étaient alors à 86 par minute.

A 9 heures du soir. Il y avait eu un léger épanchement de sang, pas plus considérable cependant qu'on ne devait s'y attendre, d'après la quantité de petits vaisseaux qui avaient été divisés.

La douleur des reins avait diminué et le ténesme

était disparu quoiqu'il n'y eût pas eu de selles.

Le pied ne paraissait pas aussi froid ; le malade éprouvait une légère soif. On ordonna, pour la nuit, une boisson acidulée et rafraîchissante et la répétition de l'HUILE de PALMA CHRISTI de bonne heure le lendemain.

3 Août, 9 heures du matin. La nuit a été assez tranquille ; le membre a recouvré sa température naturelle jusqu'au bout du pied. La douleur de l'aîne a beaucoup diminué. La pulsation est à 90. La langue nette et humide et la peau douce.

A midi. Il se trouve fort bien, mais n'ayant pas eu d'évacuations, il fut ordonné sur-le-champ une dose plus forte d'HUILE de PALMA CHRISTI et des lavemens qu'une selle copieuse rendit inutiles.

A 8 heures du soir. Le malade est très-bien, sa langue bonne, la peau moite, la pulsation douce et montée jusqu'à environ 100.

On lui ordonna une POTION ANODINE.

Le 4 Août. La nuit s'est passée tranquillement.

Les intestins agités de nouveau.

La température du membre malade trouvée plus élevée que celle de l'autre. La langue humide, la pulsation augmentée en fréquence mais non en dureté. Il y eut une selle copieuse dans la soirée.

On répéta la POTION ANODINE.

Le 5 Août. La nuit a été bonne.

Le membre paraissant plus chaud que l'autre, la bande de flanelle fut retirée.

La grosseur du membre continue à être la même que lorsque l'opération a été faite. Le membre n'est ni engourdi ni douloureux. La pulsation est ferme et à 104.

N'ayant point eu de selles pendant la nuit, on répéta l'HUILE de PALMA CHRISTI.

Le soir, il y a eu 5 selles et le malade se trouva très-bien. POTION ANODINE.

Le 6 Août. Il a passé une bonne nuit; la température est également rétablie dans les deux membres. (1).

L'enflure a beaucoup diminué.

La pulsation est à 95. La langue est bonne et moite. Légère transpiration. Absence totale de douleur vers l'abdomen.

N'apercevant aucun signe de fièvre symptomatique, nous espérons être à l'abri du danger qui pouvait résulter d'une inflammation du péritoine.

Le 7 Août. Vers le matin, on leva l'appareil à cause de la suppuration considérable qui avait eu lieu pendant la nuit. Avant cet écoulement, le malade ressentait dans le membre une espèce d'engourdissement qui venait probablement de la pression du nerf crural antérieur.

(1) Dans cette circonstance, la circulation n'est continuée que par l'élargissement des branches capillaires des artères qui s'élèvent de l'iliaque interne, savoir : *la glutéale, l'ischiaque, l'artère honteuse interne* et les *obturatrices* s'anastomosant avec les branches *circonflexes* de la *profonde, l'externe pudendale* et l'*iliaque circonflexe* qui viennent de la *Fémorale*, ainsi que l'a sagement démontré M. Astley Cooper, la gloire de sa profession et l'ornement de la société.

La plaie est saine et réduite à une simple ligne formée par la réunion des deux lèvres.

La tumeur anévrysmale diminue sensiblement ; le membre reprend son apparence et son volume.

La constipation obligea de faire prendre au malade une nouvelle dose de RICIN.

Ayant eu trois selles vers le soir , le malade se trouve parfaitement bien , mais ne paraissant avoir aucune disposition au sommeil , on lui fait prendre une POTION ANODINE.

Le 8 Août. Il a bien dormi , la pulsation est douce et retombée à 84. La peau est moite.

Le 9 Août. L'appareil a été levé. La plaie a la plus belle apparence et la suppuration n'est plus que peu de chose.

La pulsation est à 80.

La langue est nette , la peau moite et l'abdomen exempt de douleur et de tension.

Le malade a bien dormi et sans le secours des narcotiques.

La tumeur anévrysmale paraît dissipée et le membre n'offre plus aucun signe d'œdème.

Le 10 Août. La plaie continue à avoir une belle apparence. La pulsation est à 80 , et son mouvement exactement celui de la santé.

La même température existe dans les deux membres.

Le 13 Août. Ce matin la ligature de l'artère épigastrique est tombée.

Le 19 Août. Il n'a heureusement été donné lieu à aucun rapport jusqu'à ce matin , époque

où les principales ligatures ont été retirées sans autre effort que d'en tordre légèrement les bouts ainsi qu'on avait usage de faire chaque jour.

Le 25 Août. Le malade continue à être parfaitement bien.

La plaie n'a presque plus d'apparence de suppuration et se guérit promptement. On en toucha les petites exubérances granulées avec le nitrate d'argent.

Il ne reste plus vestige de la tumeur anévrismale. Les deux membres sont égaux en volume et en forme. Ils éprouvent exactement la même température et la même sensation. Les artères n'ont pas de pulsation évidente.

Le 10 Septembre. Le membre a recouvré en entier sa force et ses facultés ; la plaie est cicatrisée et la santé du malade n'est point affaiblie.

En examinant de nouveau tout ce qui a eu lieu pendant le cours de cette maladie, on sera sans doute frappé de la simplicité des usages pratiqués dans les armées et des avantages qu'on a pu tirer de l'autorité qu'on avait sur le malade en ce qui concernait chaque partie de son traitement.

On ne lui avait pas fait préalablement connaître tout le danger de sa situation, et une demi-heure avant l'opération, son esprit n'avait point été fatigué par la crainte qu'il aurait pu en avoir.

Il est vrai que le jour précédent on lui avait fait pressentir la probabilité qu'on entreprendrait quelque chose pour sa cure ; mais il ne connut

la nécessité d'une opération importante que lorsque tout était prêt pour la mettre à exécution.

On doit attribuer une grande partie du succès de cette opération à cette heureuse tranquillité d'esprit et de corps.

Si James Jones avait appartenu à une famille marquante et eût eu les moyens que donne ordinairement la fortune , qui aurait pu borner le premier traitement à une simple saignée , et ensuite à des apéritifs et quelques adoucissans ? Qui aurait pu être assuré de la stricte observance de cette diète si essentielle à son salut ?

L'homme de l'art sentira non seulement l'exactitude de cette observation , mais il trouvera encore une preuve de la sûreté de l'opération dans la détermination qu'on a prise de l'exécuter avant que les forces fussent diminuées par des souffrances prolongées.

Il apercevra aussi l'inutilité de plusieurs ligatures et les avantages qu'on obtient d'une seule en ce qu'elle ne déplace l'artère que le moins possible de sa situation naturelle. Quant à la manière d'opérer , il existait déjà diverses opinions et long-tems elles existeront encore.

Relativement à la ligature de l'iliaque externe , je dois dire qu'elle a été faite pour la première fois à Londres , il y a environ 20 ans par le célèbre Abernethy ; que depuis il l'a répétée 3 fois ; qu'elle l'a été 6 fois par mon ami et mon précepteur M. Astley Cooper et qu'elle a été faite avec succès en Angleterre et en France par plusieurs Chirurgiens distingués.

Mais il résulte des recherches que j'ai eu la

possibilité de faire ; que c'est la première opération de cette espèce qui ait réussi dans l'armée anglaise et qu'il n'est point à ma connaissance qu'elle ait été entreprise dans aucune autre armée.

Je serais inexcusable si je ne témoignais ici toute la reconnaissance que je dois à mes collègues présents à l'opération , pour le vif intérêt qu'ils ont bien voulu prendre à mon succès. Tous ont partagé ma pénible anxiété, pendant l'espace de tems où il pouvait y avoir du doute ou du danger ; tous ont éprouvé le plaisir de l'espoir pendant la perspective du rétablissement et se sont réjouis avec moi de l'heureux résultat de cette importante opération.

Je dois aussi beaucoup de reconnaissance à M. le Chirurgien-Major Booty , pour la manière habile avec laquelle il m'a secondé pendant l'opération et pour les soins assidus et touchans qu'il a prodigués au malade , durant le cours du traitement.

En soumettant cette esquisse à la Société d'Emulation , je dois solliciter toute son indulgence ; je n'ai été porté à la lui présenter , que par le désir de remplir mon devoir et de montrer combien je suis sensible à l'honneur qu'elle m'a fait de m'admettre au nombre de ses Membres. J'y ai encore été engagé par la manière gracieuse et aimable avec laquelle notre digne Président , M. Latour de St.-Igest, a bien voulu m'inviter, au nom de la Société, à lui donner connaissance des particularités de cette opération et par l'intérêt que la situation critique de ce malheureux soldat a

inspiré à tous les Membres qui la composent. (1)

Je saisis ce moment pour exprimer ici tout le désir que j'éprouve , que désormais nos contestations ne soient que de cette nature amicale ; qu'à l'avenir , notre rivalité soit bornée à cultiver les arts , à vaincre les maladies du corps et à détruire les préjugés de l'esprit.

(1) Envers l'un desquels , M. Félix , les expressions me manquent lorsque je veux lui faire connaître et les sentimens de gratitude dont je suis pénétré et les obligations que je lui dois , non seulement à cause de la manière obligeante avec laquelle il s'est offert de traduire mon observation , mais aussi pour l'habileté qu'il a montrée à vaincre des difficultés d'autant plus grandes , qu'il est étranger à la profession ; difficultés qui auraient pu effrayer tout autre moins dévoué à la culture des Sciences.

JOHN COLE , M. D.
Surgeon to the Forces.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

BALAGNY,

GOVERNEUR DE CAMBRAI,
Et ses deux Femmes.

Par A. F. HUREZ, Bachelier ès-Lettres, Imprimeur-
Libraire à CAMBRAI.

Ἀρχὴς τετευχῶς, ἴσθι ταύτης ἄξιος.

BALAGNY, fils naturel de Jean de Montluc, Religieux Dominicain, Evêque de Valence, frère de Blaise de Montluc, Seigneur de Balagny, Maréchal de France, fut légitimé en 1567 ; son père, premier Ministre de Catherine de Médicis, n'avait rien négligé pour son éducation, et sut profiter des circonstances d'où dépendirent par la suite la gloire et l'élévation de son fils. Il fit tourner les regards de la Reine, vers le Trône de Pologne qui allait être vacant par la fin présumée prochaine du Roi Sigismond, dont la santé était en très-mauvais état et qui, de trois femmes qu'il avait eues, ne laissait aucun héritier direct.

C

On voulut négocier dans ce pays, en faveur du Duc d'Anjou, et l'on résolut d'envoyer à cet effet quelque jeune Gentilhomme, qui, sous prétexte de voyager, se rendrait d'abord à la Cour de Vienne dont il tâcherait de sonder les vues; qui de là passerait en Pologne, où il s'appliquerait à inspirer sans affectation quelque estime pour le nom Français, et ne négligerait rien pour engager les Polonais à se souvenir de ce peuple lorsqu'il s'agirait d'élire un Roi.

1572. Montluc proposa Balagny qui, jeune encore, résidait à Padoue et y reçut les ordres nécessaires pour cette importante mission. Son père, homme fort entendu dans ces sortes de négociations, y joignit des instructions très-amples. Balagny se mit aussitôt en route, passa par Vienne et se rendit en Pologne; il y fut magnifiquement reçu par tous les Seigneurs, mais ne put parvenir à voir le Roi, qui, demeuré malade à Knichin, y mourut dans sa cinquante-deuxième année.

Balagny, après avoir rempli sa mission, revint en France; l'idée que l'on y avait conçue de son mérite, par la manière heureuse dont il avait conduit l'affaire du Royaume de Pologne, qui fut donné au Duc d'Anjou, engagea le Duc d'Alençon, frère de Henri III, à lui confier le Gouvernement de Cambrai, aussitôt après que les Espagnols en eurent levé le siège. Il y remplaça le Baron d'Inchy qui, dans le soulèvement des Pays-Bas, avait soustrait cette Ville à l'obéissance du Roi d'Espagne.

1581. Gouverneur de Cambrai, Balagny s'y érigea bientôt en despote. Il fit prêter, aux Etats et au

1584. peuple, serment de fidélité à la Reine-mère, et

ravagea, avec quelques troupes, les frontières du Haynaut et de l'Artois. Le Prince de Parme se plaignit, d'une telle conduite, au Roi qui lui répondit seulement qu'il ignorait le fait et qu'à ses risques et périls, le peuple de Cambrai s'était engagé dans cette lutte. Cette réponse du Roi fut suivie, de la part du Prince de Parme, d'excursions dans le Royaume de France : Balagny, qui cherchait à profiter de ce qui pouvait être favorable à l'accroissement de sa fortune, sut se ménager avec les Artésiens et les Hainuyers, une Trêve pour la conclusion de laquelle il se fit compter des sommes énormes.

Le despotisme de Balagny devenait cependant de plus en plus insupportable aux Habitans de Cambrai qui tentèrent de s'emparer de la Citadelle: le complot fut découvert, et ceux reconnus comme chefs de la conspiration eurent la tête tranchée.

La France était, à cette époque, en proie à la guerre civile. Balagny, qui cherchait toujours à suivre le parti du plus fort, ne se déclarait ni pour le Roi de France, ni pour celui d'Espagne, ni pour la Ligue. Les Ligueurs qui avaient besoin de secours en demandaient à l'Espagne, offrant pour gages les Villes de Guise, La Fère et Péronne: le Roi d'Espagne ne voulait acquiescer à leur demande qu'à la condition que Cambrai, dont il avait été long-tems possesseur, lui serait rendu. Les Ligueurs de leur côté concevant combien il leur importait de se ménager cette Ville, réussirent, à force d'argent, à gagner celui qui la gouvernait. Balagny se jeta alors tout entier dans leur parti; 1589. il réunit quatre mille hommes avec sept pièces de canon, ravagea de nouveau toute la frontière

et se dirigea vers le camp de Compiègne. Cette Ville venait de capituler conditionnellement. Tous les Seigneurs qu'avait attaqués Balagny se réunirent d'un commun accord pour se venger de l'insulte qu'il leur avait faite ; ils parvinrent à se jeter dans Compiègne ; réveillèrent le courage abattu des assiégés et se disposèrent à livrer avec eux un nouveau combat aux ennemis du Roi de France.

L'armée des Ligueurs était divisée en trois corps , dont Balagny commandait le second. Cette armée , attaquée à l'improviste par les assiégés , ne put leur résister : les prières et les menaces du Duc d'Aumale et de Balagny , ne purent rien sur leurs soldats qui furent mis dans une déroute complète. Balagny s'enfuit jusques à Paris où il entra , se faisant honneur d'une légère blessure qu'il avait reçue dans sa fuite. Ainsi que le lui avait recommandé le Duc d'Aumale , il diminua de beaucoup la perte de son parti , et assura le peuple que sous trois jours une nouvelle armée capable de prendre la revanche serait sur pied.

1593. Bien convaincu cependant de l'impossibilité de ce qu'il avançait , et ayant appris que le Duc de Parme , cherchait à s'emparer de Cambrai par intelligence , il abandonna le parti de la Ligue qu'il voyait faiblir de jour en jour , et députa , à Dieppe , vers Henri IV , Renée de Clermont d'Amboise son épouse , sœur de Louis de Clermont de Bussy d'Amboise , assassiné par Charles de Cambes Comte de Montsoreau , qui avait voulu venger sur lui un affront fait à sa maison.

Cette femme , dont le courage était au-dessus de son sexe , au désespoir de voir ses parens et

son propre frère oublier la mort de Bussy ; épousa, malgré sa famille, Balagny qui lui promit de tirer vengeance du Comte de Montsoreau ; elle avait su inspirer à son époux des sentimens si élevés , qu'il parut un instant digne de sa fortune.

Rénée d'Amboise , se rendit sans aucune suite auprès du Roi, et obtint de lui tout ce qu'elle desira. Il fit avec elle un Traité très-avantageux pour Balagny ; celui-ci conservait la Souveraineté de Cambrai ; le Roi lui accordait en outre le gouvernement des forts de Marle, Beaurieux, Bouchain et Ribeumont ; plus 22000 livres de rente pour l'entretien des garnisons de ces divers lieux , et 62000 écus pour la garnison de la Ville et Citadelle de Cambrai : il fut fait en même tems Maréchal de France.

Balagny , à son retour dans Cambrai , fit exécuter plusieurs chanoines et bourgeois, accusés d'avoir clandestinement favorisé l'entreprise des Espagnols contre la Ville.

L'année suivante , le Traité fait entre le Roi et Rénée d'Amboise , fut ratifié par le Maréchal de Retz qui vint, au nom de Henri, recevoir le serment que devaient lui prêter Balagny et les Habitans : Celui-ci fut reconnu alors *Prince souverain , Seigneur et Administrateur temporel de la Citadelle , de la Ville et du Duché de Cambrai, du Territoire et du Comté de Cambrésis.* 1594.

Peu après le Roi entreprit le siège de Laon ; Balagny se rendit à son camp près de cette Ville avec quatre cens hommes de cavalerie et six cens d'infanterie : il fit tant par ses instances, qu'il décida Henri IV à se rendre à Cambrai. Ce Prince

y fit son entrée le 12 Août , avec toute sa Cour et une partie de son armée , dans l'intention d'y ratifier lui-même le Traité conclu avec Balagny et d'affermir les Habitans dans la fidélité qu'ils lui avaient jurée.

Au milieu de toutes les fêtes qui eurent lieu pendant le séjour du Roi à Cambrai, les plus éclairés de sa suite remarquèrent en Balagny un orgueil insupportable qui, en le faisant haïr de ses propres sujets, le rendait même odieux aux courtisans. Ils prévirent dès-lors que cette ambition démesurée causerait bientôt sa ruine et deviendrait peut-être très-préjudiciable au Roi.

Leurs conjectures n'étaient que trop fondées et ne tardèrent point à se réaliser. Les Espagnols ne cessaient d'inquiéter les frontières de la France. Tenant beaucoup à la possession de Cambrai, ils se disposèrent à venir mettre de nouveau le siège devant cette place. L'Archevêque ne négligea rien pour contribuer de tout son pouvoir à la réussite de leur projet : de leur côté, ils surent se ménager de grandes intelligences parmi le peuple qui comptait beaucoup de mécontents. Ils ne négligèrent aucun des moyens propres à attirer dans leur parti les Artésiens et les Hainuyers, ainsi que quelques autres peuples de la Belgique qui avaient beaucoup à se plaindre de Balagny. Ils vinrent, sous la conduite du Comte de Fuentes, à qui Philippe avait donné ses pouvoirs, mettre le siège devant Cambrai, après s'être emparés de Dourlans dont ils crurent indispensable de se rendre maîtres pour parvenir à leur but.

1595.

Balagny, nullement préparé à les recevoir, n'avait que sept cens hommes de garnison; il

demanda, en toute hâte, du secours au Duc de Nevers, au Comte de St.-Pol et au Maréchal de Bouillon; Nevers envoya le Duc de Réthelois, son fils, avec quatre cens hommes de cavalerie. Ce dernier pénétra dans la ville le 15 Août, à travers le camp ennemi. De Vic l'y suivit bientôt avec deux cens hommes de cavalerie, après avoir abandonné tous ses chevaux à l'ennemi. Le Comte de Fuentes, éprouvant une résistance à laquelle il n'avait pu s'attendre, se prépara à lever le siège.

Balagny ne cessait d'envoyer courriers sur courriers au Duc de Nevers, qui, de son côté, ne pouvait, faute de forces suffisantes, détacher une plus grande portion de son armée et pressait Henri IV, qui venait d'entrer à Lyon, de lui envoyer du secours.

Les Habitans adressèrent aussi au Roi des Députés pour lui faire connaître la conduite de Balagny, et lui dire que ne pouvant plus supporter le joug de ce Despote, il ne devait pas espérer de sauver la Ville, s'il ne les en délivrait. Mais prévenus auprès du Roi par Gabrielle d'Estrées, sa maîtresse, que Balagny avait su intéresser en sa faveur, il refusa de condescendre à leur juste demande.

Les Partisans de l'Espagne, d'autant plus nombreux qu'ils étaient soutenus par l'Archevêque, profitèrent de ce refus du Roi, pour exciter un soulèvement dans la Ville; et leurs menées sourdes gagnèrent plus de Citoyens que n'en intimida le feu de l'ennemi.

Tout concourut en ce moment à seconder les vues des séditeux. Balagny, pendant le siège avait fait frapper monnaie pour payer ses troupes;

il refusa de recevoir cette monnaie qu'il avait fait prendre de force. On saisit encore cette occasion pour inspirer aux Habitans une plus grande haine contre lui et contre les Français : enfin , la révolte éclata. Balagny fit les plus grands efforts pour gagner et apaiser les séditeux secondés par les Suisses qui se trouvaient dans la Ville : rien ne put les ramener à l'ordre. Rénée d'Amboise se présenta aux traîtres , offrit de recevoir l'argent que l'on avait refusé d'abord et mit tous ses trésors à leur disposition. Mais le coup était porté. Balagny s'était rendu si odieux, que toute proposition fut rejetée avec dédain. La négociation que les rebelles avaient secrètement entamée avec
 1595. le Comte de Fuentes, fut conclue le 2 Octobre et les portes de la Ville lui furent ouvertes.

Balagny se retira dans la Citadelle avec De Vic, le Duc de Réthelois et un bon nombre de soldats décidés à la plus vigoureuse résistance ; mais à peine y furent-ils entrés qu'ils se virent forcés de demander au Comte de Fuentes une Trêve qui leur fut accordée. On avait espéré trouver dans la Citadelle des vivres pour la garnison : cet espoir s'évanouit. Rénée d'Amboise , à l'insu de Balagny, avait vendu aux Agens des Espagnols tout le blé qui se trouvait dans cette forteresse : à la vérité , elle en avait disposé dans un moment où il était à un prix très-élevé, espérant remplir les greniers lors de la moisson : mais les Espagnols avaient agi avec connaissance de cause, et Cambrai fut investi avant qu'elle ait pu réparer cette perte.

La Trêve qu'avait obtenue Balagny ne devait durer que six jours ; ce tems écoulé il fallait remettre la Citadelle au Comte de Fuentes. Il

espérait cependant que Henri lui enverrait des secours : il adressa au Roi, un courrier chargé de le prévenir de ce qui avait été fait, et ce courrier rapporta l'ordre de capituler.

La Trêve étant expirée, Balagny et les troupes qui s'y trouvaient sortirent de la Citadelle avec armes et bagages. Quand ils furent sur les glacis, le Comte de Fuentes salua Charles Gonzague, fils du Duc de Nevers et négligea totalement Balagny; distinction humiliante pour cet ambitieux.

Rénée d'Amboise ne put supporter la chute de son mari. A peine eut-elle appris la reddition de la Citadelle, que, transportée de rage, elle accabla son époux de ses imprécations, et résolut de ne pas survivre à un tel affront. Elle voulut se percer d'une épée, un Chanoine qui se trouvait près d'elle l'en empêcha. L'horreur d'être déshonorée l'emporta sur toute autre considération, et le surlendemain elle avait cessé de vivre. Quelques Historiens prétendent qu'elle mourut dans un accès de désespoir, d'autres disent qu'elle ne voulut point que l'on arrêtât son sang qui coulait d'une saignée qui lui avait été faite. Telle fut la fin de cette femme que l'on pourrait à juste titre mettre au rang des premières Héroïnes, si quelques défauts n'avaient terni la gloire qu'elle s'était acquise. On l'avait vue, pendant le siège, exciter les soldats à la plus vigoureuse résistance, payer elle-même de sa personne, et mettre le feu au canon qu'elle dirigeait contre l'ennemi. Les Français emmenèrent son corps lors de leur sortie de la Citadelle; il fut porté sur un char couvert de drap noir.

Balagny fut bien moins sensible que Rénée

d'Amboise, à la perte de sa principauté. Personne ne le plaignit dans son malheur. Jamais, dans toutes ses entreprises, il n'avait considéré que son intérêt. Il se remaria peu de tems après avec
 1596. Diane d'Estrées sœur de la belle Gabrielle, maîtresse de Henri IV et fille d'Antoine d'Estrées, Gouverneur Sénéchal et premier Baron Boulonnais, Vicomte de Soissons et de Bercy, Seigneur Châtelain et Marquis de Cœuvres, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de La Fère, de Paris et de l'île de France, et Grand-Maître de l'Artillerie.

Il ne put cependant rester spectateur paisible des évènements qui se passaient autour de lui. Retiré dans le Comté de Marle, il fit plusieurs courses dans le Haynaut et battit entr'autres trois cens hommes de cavalerie des compagnies d'ordonnance du Roi d'Espagne. L'espoir de reprendre la Souveraineté de Cambrai, qu'il n'avait pas su conserver, vint aussi se glisser
 1599. dans son cœur. Il tâcha de surprendre cette Ville par intelligence; on arrêta, sur quelques soupçons, les conspirateurs et ils furent punis de différens supplices. Le Cardinal André assura qu'il avait appris par leurs dépositions tout le détail de cette conspiration, et en fit faire des plaintes au Roi de France par l'Ambassadeur d'Espagne, qui représenta qu'une telle entreprise était une infraction au Traité de Vervins. Mais le désaveu du Roi et le déni que fit Balagny d'être l'auteur de ce complot firent cesser toute plainte à cet égard.

Cette tentative fut la dernière que fit Balagny pour se rallier sous les étendarts de la Fortune:

il mourut peu de tems après et fut enterré dans 1603.
la terre qui portait son nom. Cet homme eut
toute la hardiesse de son père, fut aussi heureux
que lui, mais n'eut ni sa finesse, ni sa prudence,
et survécut sans gloire sur les débris de sa fortune.
La grande réputation du Maréchal, son oncle,
lui avait procuré à la Cour un accueil favorable
et un rang élevé. La soif de l'or fut en partie
cause de tous les malheurs qui l'accablèrent :
cette passion dominait chez lui et ce fut dans son
Gouvernement de Cambrai qu'elle se fit voir dans
son plus grand jour.

NOTES.

Jean Boudelet, chroniqueur, dit que Balagny, s'étant rangé du côté de Henri IV, voulut célébrer d'une manière solennelle la défaite du parti de la Ligue, et raconte ainsi un des faits qui eurent lieu à cette occasion :

« Il fit faire une statue d'ozière ressemblante à une
 » femme, l'ayant fait accoustrer comme une damoiselle, lui
 » mit des encharpes de toutes les couleurs (excepté blanc
 » et bleu), puis estant en cet équipage le fit mettre au
 » marchier de Cambray, sur ung haut théâtre, que chacun
 » le pouvoit voir et y bouta lui-même le feu par dérision se
 » mocquant de la Ligue catholique. »

Robert d'Esclaibes assure que la première entrevue du Roi et de la dame de Balagny eut lieu dans un village nommé Hétoming : il se dit le témoin oculaire de tout ce qui se passa dans cette circonstance. Rien n'ayant été arrêté dans cette première entrevue, la dame de Balagny se rendit dans une petite ville nommée Gerbroy où elle termina les négociations entamées.

Le même chroniqueur cite les deux faits suivans.

Le Seigneur de Villers-Houdan, épouvanté des maux que la guerre civile faisait peser sur le pays qu'il habitait, se laissa

persuader par la dame de Balagny qu'une tranquillité parfaite régnait dans la ville de Cambrai; il vint y prendre domicile, apportant avec lui une partie de sa fortune. Il y jouit d'abord de la tranquillité promise, mais sa richesse excita l'envie. Par suite de liaisons avec Balagny, il prit fréquemment séance à sa table et ce fut là qu'il mourut subitement. Son domestique, accusé de l'avoir empoisonné fut pendu et tout l'or du Seigneur d'Houdan passa entre les mains du Gouverneur de Cambrai, sous prétexte d'être conservé par lui jusqu'au moment où les héritiers le réclameraient.

Un Italien, maître d'escrime, accompagné de son domestique, était venu s'établir à Cambrai, et y avait fait une fortune assez considérable, sans que l'on sût comment il l'avait acquise : bientôt on craignit qu'il emportât ses richesses en pays étranger; on lui suscita une querelle; il fut convaincu d'avoir maltraité un page et condamné à être brûlé et son domestique à être pendu : l'exécution eut lieu, et, comme il ne laissait nul héritier, sa fortune passa entre les mains du Gouverneur.

Jean Boudelet, dont j'ai parlé plus haut, nous donne de Balagny, le portrait suivant :

Balagny, Duc de la briganderie,
Comte vilain de toute puterie,
Prince et Seigneur des larrons et voleurs,
Marquis des fous et des blasphémateurs,
Baron connu de toute bâtardise,
Parjure à Dieu, au Roi et à l'Eglise;
Grand Gouverneur des espautrés cornus,
Comme à sa femme en sont les faits connus;

(46)

Bref, protecteur il est d'hypocrisie,
Et zélateur d'infecte hérésie;
Conservateur de toute iniquité,
Persécuteur des hommes d'équité,
Grand amiral des écumeurs de filles
Et destructeur des pauvres et pupilles.

La prospérité de notre commerce a toujours été pour la Société d'Emulation l'objet d'une vive sollicitude; elle se plaira constamment à l'encourager par tous les moyens dont elle peut disposer et à faire connaître les améliorations qui auront lieu dans chaque genre d'industrie. Elle ne saurait donner une idée plus exacte de notre situation commerciale, dans le moment actuel, qu'en citant le passage suivant, extrait d'un discours prononcé par un de ses Membres, M. Béthune-Houriez, (1) lors de l'installation de son successeur, dans les fonctions de Président du Tribunal de Commerce.

« Le commerce de Cambrai continue à suivre
» l'essor qu'il a pris depuis quelques années et
» que les circonstances les plus difficiles n'ont pu
» arrêter. L'ouverture d'un marché aux grains
» grasses, la construction de plusieurs tordoirs
» facilitent et augmentent la fabrication des huiles;
» une raffinerie de sucre s'est formée, les usines
» pour la fabrication du savon et l'épuration du
» sel sont dans un état progressif de prospérité;
» des négocians, par des spéculations prudentes,
» ont attiré dans notre marché les blés et autres
» céréales, au préjudice de ceux des villes envi-
» ronnantes et notamment de celui de Douai.

(1) Actuellement Maire de Cambrai.

» Le commerce des linons et batistes a souffert
 » par un nouveau genre d'habillement qui les
 » repousse et par l'interruption des relations
 » maritimes ; mais il a trouvé quelques dédomma-
 » gemens dans la fabrication des étoffes de coton,
 » inconnue autrefois dans cet arrondissement ;
 » plusieurs ateliers, pour la filature et le tissage
 » du coton, se sont établis ; d'autres sont pro-
 » jetés et n'attendent pour être réalisés que
 » l'évacuation de quelques vastes établissemens,
 » occupés par les troupes alliées. Il en est de
 » même de la manufacture des mouchoirs de
 » batiste, façon des Indes, que nous avons
 » craint de perdre, mais à laquelle une maison de
 » cette ville doit rendre bientôt une nouvelle
 » activité Il est permis de se livrer aux
 » espérances que doit faire naître cette faible
 » esquisse du commerce de Cambrai et de son
 » arrondissement. En effet, si ces deux sources pré-
 » cieuses de la fortune publique ont pu se soutenir
 » et s'accroître pendant les convulsions politiques
 » de la France, dont cette ville a ressenti de si
 » terribles secousses, quels progrès ne devons-
 » nous pas attendre d'elles pendant une longue
 » période de tranquillité, sous un Gouvernement
 » stable et éclairé ? »

De l'Imprimerie de HUREZ, Imprimeur-Libraire, Grande
 Place, à CAMBRAI.

ERRATA.

Page 16, ligne 4, au lieu de *Botannique*,
lisez : Botanique.

Page 28, note A, ligne 6, après ces mots :
seule édition, ajoutez : recherchée.

Page 95, ligne dernière, après *Mezerai*,
ajoutez : de Thou.

Page 101, ligne 9, au lieu de 1765, lisez :
1759.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04847 1182

Filed by Preservation CIC 1921
2000

